52e ANNÉE (6e SÉRIE) N° 14 4 AVRIL 1935

L'AMI DU CLERGÉ

Revue de toutes les Questions Ecclésiastiques

DOGME, MORALE, LITURGIE, DROIT CANON, ÉCRITURE SAINTE, PATROLOGIE, PRÉDICATION
JURISPRUDENCE CIVILE-ECCLÉSIASTIQUE

Publié avec l'Imprimatur de Mgr l'Evêque de Langres. — Paraît à Langres tous les jeudis

MGR F. PERRIOT
Protonotaire apostolique *ad instar participantium*
FONDATEUR

MGR A. ROZIER
Prélat de la Maison de Sa Sainteté
Docteur en théologie, Chanoine titulaire de Langres
DIRECTEUR

Toutes les lettres doivent être adressées à M. le Directeur de L'AMI DU CLERGÉ, à Langres (Hte-Marne).

PRIX DE L'ABONNEMENT ANNUEL :

FRANCE et COLONIES FRANÇAISES { Edition complète . . . . 18 fr. / Edition partielle. . . . . 12 fr.

ETRANGER { Voir les conditions détaillées à la 1re page de la *couv.* du 6 décembre 1934.

L'édition complète comprend la *Doctrine* et la *Prédication*; l'édition partielle n'a pas la *Prédication*.
On n'accepte pas d'abonnements de moins d'un an, ni d'abonnements à la *Prédication* sans la *Doctrine*.
Tous les nouveaux abonnements partent du *1er Janvier* de l'année en cours.
Les abonnés de France et des Colonies reçoivent gratuitement la *Jurisprudence*; pour l'Etranger elle coûte 2 fr. 50.

Les annonces sont reçues exclusivement chez M. Jacques LEGUERNEY, 24, rue de Madrid, Paris 8e.

Chèques postaux : Nancy, 21.88

SOMMAIRE

DOCTRINE

Chronique d'apostolat social. — I. « Action catholique » et action politique. — 1. Forme nouvelle d'un ancien grief, 209. — 2. L'*Action catholique* sur le terrain civique, 210. — 3. Les Jeunes et la Politique, 212 — 4. Conclusions pratiques, 217. — II. L'esprit social à travers les Revues. — La formation des Jeunes en vue de l'Action catholique : *Bulletin des Aumôniers de l'A. C. J. F.*, 219 ; — *Vie intellectuelle* et *Prêtre et Apôtre*, 220. — III Bibliographie : *Code Social* de Malines, 220 ; Et. Gilson, 221 ; chanoine Desgranges, P. de Ganay, 222 ; Georges Viance, E. Lancelot, Céline Lhotte, *Unitas*, 223 ; *Univers*, 224.

PRÉDICATION

Pour la fête des Sept-Douleurs. — II. Les souffrances de Marie, 193.

Pour le Jeudi Saint. — I. Le legs du Sauveur, 195. — II. Le grand geste d'amour du Fils de Dieu, 200.

Pour le Vendredi Saint. — I. Jésus notre Rédempteur, 204.

Abonnements de 1935 à payer

Un certain nombre de nos abonnés de France ne nous ont pas encore envoyé le prix de leur abonnement pour l'année courante. *Afin de s'éviter des frais*, nous les prions de vouloir bien nous faire parvenir au plus tôt les 12 ou 18 francs par mandat-chèque à notre compte courant de chèques postaux Nancy 21.88.

En vente à nos Bureaux

La Prédication des choses qui nous entourent, par l'abbé BALLANCHE, in 12 de 522 p., franco 9 f. (lectures originales pour les paroisses rurales) ;

Du même auteur : **Douze Chemins de Croix**, in-12 de 100 p., franco 2 f. 50 ;

Le Chemin de la Croix à Jérusalem, par UN PÈLERIN, in-12 de 72 p., franco 1 f. 50.

La souffrance chrétienne *(Chemin de la Croix)*, par EBED-MYRIAM, in-12 de 35 p., franco 1 f.

En ces jours anniversaires, méditez, chers confrères, et faites lire aux âmes cultivées les **Entretiens sur le Discours après la Cène**, de Mgr H. MOISSONNIER (préface du T. R. P. Lagrange), un vol. in-12 de 240 p., 5 f., franco (France et colonies) 5 f. 75.

PETIT COURRIER

Q. — **Quels auteurs me conseille l'*Ami* pour faire la conférence suivante sur l'Enfer ?**
« I Exposer les *erreurs modernes* sur l'*existence* et l'*éternité* de l'enfer. — II Donner les *preuves* de l'*existence* et de l'*éternité* de l'enfer. — III. *Réfuter* les objections contraires. »

R. — *Dict. de Théol. catholique*, articles *Enfer, Feu de l'Enfer, Mitigation des peines* ; — A. Michel, *L'Enfer et la Règle de foi*, 1 f. 50, Paris, Beauchesne ; *Les fins dernières*, 12 f., Paris, Bloud et Gay ; — A.-A. Goupil, *Les fins dernières*, franco 16 f. 25, chez l'auteur, 5, rue du Regard, Paris 6e.

Q. — **L'*Ami* pourrait-il indiquer un ouvrage sur la géographie de la péninsule du Sinaï ?**

R. — P. Meistermann, *Guide du Nil au Jourdain par le Sinaï et Pétra* (Paris, Picard, 1909) ; — Mgr Legendre, *Sinaï*, dans Vigouroux, *Dict. de la Bible*, t. v, col. 1751-83 ; — P. Lagrange, *Le Sinaï biblique*, dans *Rev. biblique* 1909, p. 369-92.

Q. — **Parmi les manuels classiques actuels traitant de l'histoire des peuples anciens de l'Orient, quel serait le plus complet et le mieux au point ?**

R. — **Je crois que personnellement vous seriez satisfait de Contenau,** *Manuel d'Archéologie*

orientale, t. I, Paris, Picard. Les 354 premières pages sont consacrées à des notions générales sur les races, la chronologie, les peuples, la religion.

Voir aussi Delaporte, *La Mésopotamie ;* — Contenau, *La civilisation assyro-babylonienne ;* — Dhorme, *Les Pays bibliques et l'Assyrie* (Paris, Gabalda) ; — Vandervorst, *Israël et l'Ancien Orient* (Bruxelles, 1929).

Q. — Je croyais que Pâques était fixé au dimanche qui suit la pleine lune de mars. Pourquoi donc cette année ne vient-il qu'après la pleine lune d'avril ?

R. — Le concile de Nicée décida que la Pâque chrétienne se célébrerait le dimanche qui suit le 14e jour de la lune commencée en mars, *pourvu que* ce 14e jour ne précède pas l'équinoxe, fixée au 21 mars ; c'est pourquoi Pâques peut osciller entre le 22 mars et le 25 avril.

Q. — J'attends une nomination de curé. Quel ouvrage me conseillez vous pour organiser avec méthode mon ministère et m'initier aux registres et à la comptabilité que doit tenir un curé ?

R. — Ad I. Prenez Lithard, *Précis de Théologie Pastorale,* 20 f., Paris, Bloud et Gay, et Blouet, *Pour sauver les âmes, Théologie Pastorale,* 25 f., Paris, Gabalda.

Ad II. Bedu, *Petit manuel de Comptabilité paroissiale,* 32 p., franco 1 f. 20, au Secrétariat de l'Archevêché de Bourges.

Q — Devant prêcher le dimanche aux jeunes filles d'un pensionnat et d'une Ecole normale, je vous serais reconnaissant de m'indiquer les ouvrages qui vous paraissent les plus utiles pour cette œuvre.

R. — Abbé J. Boutet. *Aux jeunes filles chrétiennes,* 13 f., Avignon, Aubanel frères ; — P. L. Humblet, S. J., *Aux jeunes filles,* 10 f., Paris, Giraudon ; — Toublan, *Les vertus chrétiennes enseignées aux jeunes filles,* 7 f., Paris, Lethielleux.

Abbé A. Lecœur. — **Mon petit Rituel.** — Une plaquette in-16 raisin, 170 p., 8 f. — Paris, Editions Spes.

Livre de piété et livre liturgique, tel apparaît, sous une présentation typographique attrayante, ce nouveau manuel à l'usage des enfants de chœur. Tout y est mis en œuvre pour donner au petit clerc une haute idée de ses fonctions et l'aider à s'unir à la prière de l'Eglise en les accomplissant. Il s'ouvre par un cérémonial de vêture, calqué sur celui de la collation des ordres mineurs. Il traite ensuite des divers offices où la présence du servant est requise, y compris l'administration des sacrements et le Chemin de croix. Ce qui constitue son originalité, c'est qu'il renferme des avis généraux pour la vie spirituelle des enfants de chœur et qu'il prévoit, pour occuper ces derniers pendant les parties des cérémonies où ils n'agissent pas, des prières qui, sans être la traduction littérale de celles qui se récitent ou se chantent alors, en sont comme l'abrégé, mis à leur portée. Ainsi le servant n'est jamais distrait, les fonctions liturgiques s'exécutent ponctuellement et deviennent, ce qui est normal, un moyen de sanctification.

Etienne Fougeron. — **L'esprit liturgique et la vie intérieure mis à la portée des enfants** *sous forme de courtes lectures quotidiennes.* II Le temps de la Pentecôte. — In-8 couronne de 454 p., 15 f. — Lyon, Vitte.

En 1934, p. 368 des couvertures, nous annoncions la première partie de cet ouvrage. Voici maintenant le tome II. Les deux volumes sont en tous points semblables. Ils forment une sorte d'*Année liturgique* à l'usage des enfants. A chaque jour sont consacrées de courtes réflexions (uniformément deux pages) qui s'inspirent soit de la messe occurrente, soit de celle du dimanche précédent, soit du temps où l'on se trouve, et se terminent par une pieuse exhortation. Elles cadrent exactement avec la mentalité des enfants et ceux ci peuvent en retirer grand profit C'est pourquoi l'ouvrage se recommande aux familles chrétiennes, aux écoles libres et aux prêtres chargés de cours de catéchisme.

L'abbé Louis Bethléem, directeur de la *Revue des lectures.* — **Mes Réponses** *aux attaques de l'adversaire, aux reproches, aux inquiétudes, aux questions des amis.* In 16 de 207 p., 10 f. — **Les Pièces de théâtre,** *Manuel pratique à l'usage des honnêtes gens qui vont au théâtre ou qui écoutent les pièces de théâtre à la T. S. F.* In-8 couronne de 512 p., 15 f. (franco 16 f. 45). — A la *Revue des lectures,* 77, rue de Vaugirard, Paris 6e.

I. — On fait souvent attendre ses meilleurs amis... Je n'invoquerai pas d'autre excuse au retard apporté à la recension des deux derniers volumes publiés par M. l'abbé Bethléem. Peut être faudrait-il y ajouter la secrète curiosité de voir quelles seraient les réactions de la presse en face de *Mes Réponses* et le désir d'en dégager la « philosophie ». L'œuvre du directeur de la *Revue des lectures* a été souvent si peu et si mal comprise !

A dire vrai, je n'ai lu que quelques coupures de la presse amie ; les « adversaires », à ma connaissance du moins, semblent pour cette fois pratiquer la conspiration du silence, qui si souvent leur a trop bien réussi.

Ces articles ne ménagent pas à l'auteur et à son livre des éloges, d'ailleurs tout à fait mérités. La plupart cependant tombent dans un travers qu'excuse sans doute leur bonne volonté, mais qui n'en est pas moins regrettable. Disons-le une bonne fois : pourquoi s'acharne-t on à nous présenter l'abbé Bethléem avec une figure de légende ? Croit-on vraiment l'honorer en faisant de lui le « paladin » des temps modernes ou en célébrant son « toupet » — dans le meilleur sens du mot — sur le mode lyrique ?

Ne fait on pas plutôt, involontairement, je le répète, et d'une manière lointaine, le jeu des adversaires qui sont tout disposés, selon l'expression de l'un d'eux, à voir en lui le « garde-champêtre de la littérature romanesque », et pour qui le mot « paladin » évoque immédiatement l'image de Don Quichotte ! Un procès récent dont nos lecteurs ont gardé le souvenir — sur lequel d'ailleurs le dernier mot n'est pas dit — a fourni là-dessus des précisions plus qu'édifiantes.

Pour trop de gens, pour plus d'un prêtre, sans doute, l'abbé Bethléem reste « celui » qui « lacère » les affiches, qui « saccage » les devantures, qui « culbute » les étalages et qui condamne à tort et à travers les livres qui ne lui « reviennent » pas.

Qui donc nous présentera la véritable physionomie de l'homme, c'est-à-dire du prêtre qui a voué sa vie et dépensé toutes ses forces à une tâche ingrate entre toutes ? Obstinément, on ne veut voir de son œuvre que la partie négative : elle n'a, hélas ! que trop de raisons d'être. On traite de haut cette *Revue des lectures* (notez, en passant, ce titre qui la distingue, et combien ! des revues de livres, de critique, de bibliographie et de littérature) dont on n'a peut-être jamais lu une ligne. On ignore tout de son organisation, des services qu'elle a rendus depuis vingt cinq ans et de ceux qu'elle rend tous les jours, grâce à une documentation unique en France.

Les ennemis, qui ont eu à en pâtir, savent, eux, la force de la position. Plusieurs fois ils ont essayé l'attaque de front, qui ne leur a point réussi. Usant d'une tactique plus habile, ils s'efforcent aujourd'hui de ruiner lentement l'édifice, en semant le trouble chez les amis :

« L'abbé Bethléem... oui, oui,... mais il exagère ! » — « L'abbé Bethléem, oui, oui, mais parfois il se trompe ! » — « L'abbé Bethléem... mais il est trop sévère... mais il est pessimiste... mais il n'a pas le sens de l'art ! » — « Ah ! l'abbé Bethléem ! » Et celui-ci, qui est un adversaire, ricane. Et celui-là, qui est un ami, sourit peureusement...

Grâce à Dieu, la publication de *Mes Réponses* — recueil d'articles plus ou moins remaniés et parus à des

(Voir la suite p. 118).

Pour vos Eglises
vos Ecoles
vos Orphelinats

Cures — Patronages — Salles de fêtes

Employez le Super Comburant Economiseur

Produit français **KRATER** **Nombreuses — références**

Economise 25 à 40 o/o sur tous les combustibles

Renseignements et vente aux Agences Générales « LE KRATER », 10, r. de Rochechouart, PARIS (9e), et à LYON, 68, Avenue de Saxe.

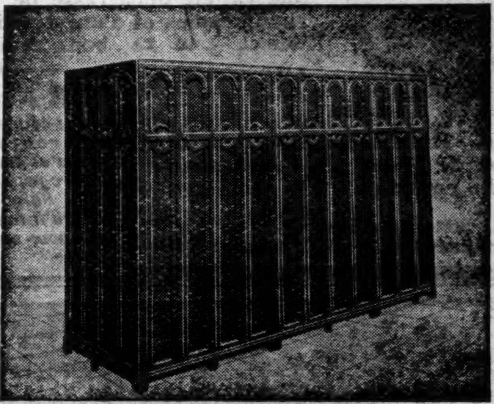
CHAUFFAGE DES EGLISES

ET SALLES D'ŒUVRES

par L'AEROTHERME "ETNA"

breveté S. G. D. G. (air chaud pulsé)

NI EAU, NI VAPEUR, AUCUN RISQUE DE GELEE



Aucun organe mécanique, absolument silencieux
32 numéros de toutes puissances pouvant chauffer :
50.000 m³ à + 12° par grands froids avec 1 seul appareil
Chauffe au coke à 170 fr. la tonne ou au mazout (fuel)
Consommation excessivement réduite et inégalée
3000 m³ chauffés avec 490 fr. pour 17 dimanches.

Pas de Ventilateur

Peut se placer :
- Dans l'église même avec chargement de l'extérieur ou de l'intérieur (gravure)
- Dans une pièce attenante ou à l'extérieur de l'édifice avec bouches
- En sous-sol en remplacement d'un calorifère à air chaud, utilisons les gaines.

Prix à partir de 5.800 francs

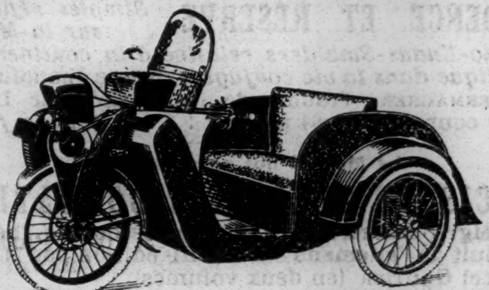
Nombr. référ. (Basilique Ste-Philomène, à Ars, etc.).
Précisez cube à chauffer : donnerons prix forfaitaire retour courrier avec attestations, sans engagement.

D. GUIGUET, Ing. Const., CHALON-S-SAONE (S.-&-L.)
Maison de confiance, 40 ans d'existence.

POUR CIRCULER SANS FATIGUE UTILISEZ LE MOTOTRI

Alcyon

VÉHICULE ESSENTIELLEMENT UTILITAIRE



Bloc-moteur 2 CV. — **Toutes les commandes au guidon.** — Freins sur les 3 roues.
Siège : 2 places — large coffre.

Démonstrations, essais chez

ALCYON, 40, rue de la Garenne, à COURBEVOIE (Seine).

Renseignements chez tous les agents de la marque.

Les Produits de l'Abbaye des Dombes :
cierges et bougies liturgiques
cierges et bougies stéariques — encens
charbon d'encensoir — cire à parquet, etc...

Ciergerie de N.-D. de la Trappe des Dombes

Société à responsabilité limitée au Capital de 100.000 francs — R. C. LYON B. 6778
Abbaye des Dombes, par MARLIEUX (Ain) — C. P. LYON 321-90
TARIFS gratuitement sur demande.

POLYCOPISTES

soucieux de vos intérêts et de la qualité de votre travail, vous devez posséder tarifs d'appareils, fournitures et papiers de tirage de H. HUSSON, à Bievaincourt (Vosges), et consulter cette maison avant tout achat ou échange de machine à écrire ou duplicateur rotatif.

RADIESTHESIE

PENDULES - BAGUETTES - LIVRES - APPAREILS
pour recherches
des sources, minerais, maladies, remèdes
Catalogue T sur demande

Les Fils d'Emile DEYROLLE, 46, rue du Bac, PARIS.

VITRAUX

MAISON BESSAC — GRENOBLE, FRANCE

PÉTROLE - AIL - ESCARGOT

Les cures remarquables du DIABETE par le pétrole ; de l'ARTERIOSCLÉROSE par l'ail ; de la TUBERCULOSE par l'escargot, retiennent actuellement l'attention du corps médical. L'exposé de ces méthodes est adressé gratis par les Laboratoires des Phocéens, NICE (Alpes-Maritimes). Remise 30 °/o à MM. les Membres du Clergé.

Collection " Les Bonnes Lectures " 3 f. 95

R. P. JANVIER
des Frères Prêcheurs

LA PASSION

Un chef-d'œuvre de sobre éloquence.

Nombreuses illustrations en héliogravure.

FLAMMARION

OUVRAGES INDISPENSABLES pour le PRETRE

Nouveautés :

Un excellent Vade-Mecum

COMES CONFESSARII *Recueil d'avis aux pénitents par les RR. PP Franciscains.* Traduit de l'allemand par M. l'abbé GRANDCLAUDON. In-16 de 156 pages. Prix : broché, 6 fr. » 6 fr. 75 *franco* ; relié, 9 fr., 10 fr. *franco*.

Un ouvrage attendu

PRUDENCE ET RÉSERVE *Simples réflexions sur la Méthode Ogino-Knaus-Smulders relative à la continence périodique dans la vie conjugale,* par le chanoine H.-J. RADERMACHER. Traduit de l'allemand par LECTOR. In 8° couronne de 64 p. Prix : 3 fr., 3 fr. 50 *franco*.

Le Manuel qui nous manquait

PRÉCIS DE THÉOLOGIE DOGMATIQUE, par Mgr Bernard BARTMANN, professeur de Théologie Traduit de l'allemand sur la VIII° édition par M. l'abbé Marcel GAUTIER (en deux volumes).
Tome I : Principes formels, Dieu, La Trinité, La Création, La Rédemption, La Vierge Marie. In-8° écu de 480 p. Prix du volume : 30 fr., 32 fr. *franco* ; relié 40 fr., 42 fr. *franco*.
Tome II : La Grâce, la Justification, l'Eglise, les Sacrements, l'Eschatologie. In-8° écu de 560 pages. Prix : 30 fr., 32 fr. *franco* ; relié 40 fr., 42 fr. *franco*.

Une Encyclopédie de Prédication moderne :

LE SYMBOLE DES APOTRES. Sermons en 8 volumes, par Mgr TIHAMER TOTH. Traduit du hongrois par M. l'abbé Marcel GRANDCLAUDON, *licencié ès lettres*.
TROISIÈME PARTIE : **Le Rédempteur. – Les Souffrances du Christ. – La Passion de Jésus.** In-8° écu de 414 pages. Prix : 18 fr., 19 fr. 50 *franco*.

Collection « La Prédication nouvelle »

1er Volume **HÆC LOQUERE ET EXHORTARE** *Sermons pour tous les dimanches de l'année,* par le P. Athanase BIERBAUM, *Franciscain* Traduit de l'allemand par M. l'abbé Marcel GRANDCLAUDON, *licencié ès lettres*. In 8° couronne de 346 pages. Prix : 15 fr, 16 fr. 50 *franco*.

Editions SALVATOR — MULHOUSE (Haut-Rhin).
Chèques postaux Strasbourg 102.18.
Dépôt à PARIS : Maison Casterman, 66, rue Bonaparte (6°).

Je continue ma cure...
d'Urodonal chaque hiver, depuis que j'ai été débarrassé de mes rhumatismes et d'une sciatique tenace par ce bon remède.

L'Urodonal a été adopté par le Vatican et les Établissements Chatelain ont le brevet de Fournisseurs du Vatican.

La boîte (20 doses) **10 fr.** T[tes] ph[ies] ou Chatelain. 2, r. Valenciennes, Paris

BON N° - *à nous retourner, pour recevoir, gratis et franco, l'ouvrage du Dr J.-G. Guignot : "Ce qu'il faut savoir pour se bien porter"*

ETABLISSEMENTS
E.A.ROETHINGER
ORGUES-HARMONIUMS
STRASBOURG

DESCLÉE DE BROUWER & Cie PARIS

RÉIMPRESSION 30e mille

L'UNION A DIEU

D'APRES LES LETTRES
DE DIRECTION
DE DOM COLUMBA MARMION

par Dom R. THIBAUT
Edition enrichie d'un " Supplément " de lettres nouvelles.

1 vol. 12 fr.

VITRAUX E. BRIÈRE

92 RUE DU Pt WILSON LEVALLOIS (SEINE)

Ami du Clergé du 4 avril 1935

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête des Sept-Douleurs. — II. Les souffrances de Marie, 193.
Pour le Jeudi Saint. — I. Le legs du Sauveur, 195. — II. Le grand geste d'amour du Fils de Dieu, 200.
Pour le Vendredi Saint. — I. Jésus notre Rédempteur, 204.

POUR LA FÊTE DES SEPT DOULEURS

II

LES SOUFFRANCES DE MARIE

O vos omnes, qui transitis per viam attendite et videte si est dolor sicut dolor meus.
O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à ma douleur.
(Thren., I, 12).

Mes frères,

Notre-Seigneur a associé la Sainte Vierge à l'œuvre de notre Rédemption. Il a voulu que sa vie fût comme la sienne : « une croix et un martyre continuels » (*Imitation*, l. II, c. XII). Aussi l'Eglise l'appelle-t-elle la Reine des Martyrs et, pour honorer ses principales douleurs sous le nom de Notre-Dame des Sept-Douleurs, célèbre chaque année deux fêtes spéciales : le vendredi de la Passion par ordre de Benoît XIII et le troisième dimanche de septembre par ordre de Pie VII.

Tâchons de mesurer cet océan d'afflictions qui attristèrent l'âme de Marie. Laissons-nous aller à la compassion : « O vous qui passez, regardez et voyez s'il est une douleur semblable à la mienne. » C'est pourquoi, dans une première partie, nous verrons ce que la Vierge Marie a souffert ; dans une seconde partie, comment elle a souffert.

I. — *Ce que la Vierge Marie a souffert*

Qui nous dira le charme de l'enfance de Marie, la grâce de cette âme illuminée des sourires du ciel, trempée de la rosée des faveurs divines ? Qui nous dira la joie de ses vénérables parents, le jour où Joseph se l'unit par un chaste mariage non pas pour prendre, mais pour garder la place de Dieu dans son cœur ? Mais voici que le Sauveur lui est donné ; cette maternité divine, semble-t-il, va dorer sa vie d'un nouveau rayon de soleil. Hélas ! non. A sa mère Jésus n'apporte que l'épreuve ; désormais elle est vouée à la douleur.

Or, parmi ses principales douleurs, il en est trois que l'usage a situées avant le drame du Calvaire : la présentation de Jésus, la fuite en Egypte, la disparition de Jésus dans le Temple.

C'est la présentation de Jésus au Temple. La jeune mère s'avance vers l'autel, fière de montrer son beau Jésus au ciel et à la terre. Un vieillard, Siméon, aperçoit cette vierge ; il la regarde ; il va vers elle : « Vous êtes mère, lui dit-il, et voici qu'un glaive de douleur vous percera le cœur. » A partir de ce moment, le souvenir inexorable de cette parole tourne et retourne sans cesse dans son cœur ; Marie comprend l'immensité des douleurs que son Fils et elle auront à subir. Oui, chrétiens, quand elle dépose un baiser sur le front de son enfant, qu'elle l'enlace dans ses bras, elle se le représente couronné d'épines, ses yeux noyés de sang, ses épaules meurtries, ses mains et ses pieds percés de clous. Ah ! Siméon, que ta parole est acérée ! Le glaive est entré dans le cœur de Marie.

C'est la fuite en Egypte. A peine est-il né que le Sauveur se trouve en butte à la persécution. Hérode a résolu de s'en débarrasser. Pour soustraire le divin Enfant à la haine de ce roi, un ange avertit S. Joseph : « Prends l'Enfant et la Mère et fuis en Egypte. » Bien que Marie pût s'attendre à tout, ce fut un coup terrible pour elle. Une menace de mort contre son Jésus, la nécessité de fuir en Egypte, une condamnation à l'exil au milieu d'un peuple païen, l'abandon de la patrie, du foyer, cet événement si soudain se peignit en traits extrêmement sombres devant ses yeux.

C'est la disparition du Sauveur. Tous les ans, la Sainte Famille allait à Jérusalem pour la fête de Pâques. Vers l'âge de douze ans, Jésus s'y rendit avec Joseph et Marie. Les solennités passées, ils s'en revinrent, mais l'Enfant demeura à Jérusalem. Ne le voyant pas près d'eux, ils crurent qu'il était parmi leurs parents et leurs connaissances. A la première halte, surpris de ne pas voir Jésus, ils retournèrent aussitôt le chercher ; ce fut en vain. Grande était leur anxiété. Ils parcoururent les divers groupes, cherchant des yeux l'Enfant, interrogeant aussi de la voix. Personne ne l'avait vu. Et l'angoisse devenait accablante dans l'âme de la pauvre mère.

M. f., entrez dans le cœur de Marie pour comprendre sa peine ; suivez-la sur la route de Jérusalem : ses recherches infructueuses la jettent dans un état de perplexité indicible... Ce ne fut qu'au bout de trois jours que Joseph et Marie aperçurent Jésus dans le Temple, assis au milieu des docteurs de la loi : « Mais, mon Fils, lui dit la Sainte Vierge, comment en avez-vous agi ainsi avec nous ? Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous étions à vous chercher ! »

Cependant, ô Marie, armez-vous de courage ; une séparation bien plus affreuse vous est réservée ; préparez votre âme, car le glaive de l'affliction sera encore plus aigu.

C'est la Passion. Et sur l'âme de Marie déferlent ces quatre autres épreuves terribles : la rencontre de Jésus chargé de sa croix, le crucifiement, la descente de la croix, la sépulture.

Nous sommes à l'Antonia. La sentence de mort est prononcée contre le Sauveur. Une cohue répugnante, formée de la lie du peuple, de soldats, de valets, de scribes, entraîne et accompagne Jésus

au lieu du supplice. Marie aussi se dirige vers le Calvaire. Subitement, à un détour du chemin, elle se trouve en présence de son Fils. Quelle rencontre ! Dans quel état ils l'ont mis ! Il ploie sous le poids de la croix ; une couronne d'épines lui ceint la tête ; son visage est maculé de crachats et de sang. Il est méconnaissable. La Vierge tressaille d'effroi : « Mon Fils ! » dit-elle. Et Jésus, au son de cette voix bien connue, relève la tête et répond : « Ma Mère ! »

Au Calvaire on fait halte. Brutalement on arrache au condamné ses vêtements. On le couche sur la croix, les coups de marteau enfoncent les clous dans ses mains et dans ses pieds. Enfin tout est prêt. La croix est dressée à force de bras et retombe lourdement dans le trou destiné à la recevoir. L'agonie du Sauveur dure trois heures et c'est la mort. Chrétiens, représentez-vous la Sainte Vierge en ces moments. Eh quoi ! Est-ce là son Fils adorable ? Lui dont le visage est défiguré et ne ressemble plus à une face humaine !

Ce qu'elle endure est inexprimable. Elle contemple les gouttes de sang qui tombent sur le roc. Ah ! le sang de son Jésus ! Son sang à elle ! Elle entend les soupirs de son Jésus et recueille ses dernières paroles. « Ah ! mon enfant, je pleure sur vous si beau, si aimable. *Doleo super te, fili mi, decorus nimis et amabilis* [1]. » Elle ne peut s'arracher de la croix : elle souffre, elle pleure...

Mais voici qu'on détache le corps de Jésus. Marie le reçoit sur ses genoux ; elle le baigne de ses larmes ; elle regarde ses pieds et ses mains transpercés pour l'amour des hommes, place sa main sur la plaie de son cœur, compte sur sa tête les traces sanglantes laissées par les épines... Puis elle l'enveloppe avec les linges et le suaire apportés par Joseph d'Arimathie et le pieux cortège se rend au tombeau où devait se faire la sépulture.

« Qui pourrait retenir ses larmes en voyant la Mère du Christ en si grand supplice ? » chante l'Eglise dans le *Stabat Mater*. Reine des Martyrs, donnez-nous part à votre martyre ; ayez pitié des infortunés qui ne comprennent pas vos tourments ; ayez pitié surtout de ceux qui, les comprenant ou les entrevoyant, ne se soucient pas de vous payer de retour. A tous, obtenez-nous la grâce d'aimer tout ce qui vient de Dieu jusqu'à la souffrance et la mort.

II. — *Comment la Vierge Marie a souffert*

Associée à l'œuvre rédemptrice, Marie a eu son Calvaire : elle a été le miroir des douleurs du Sauveur ; tout ce qu'endurait Jésus venait s'y refléter. Or, comment a-t-elle souffert ? — Avec une résignation généreuse et héroïque.

La volonté de Dieu est la cause première de tous les événements : c'est une vérité de foi. S. Jean l'exprime avec insistance au début de son Evangile : « Tout a été fait par lui; de tout ce qui s'est fait, rien ne s'est fait sans lui. » (Jo., I, 3). Aussi quand les revers vous assaillent, quand les maladies vous torturent, vous vous dites dans l'intime de vous-mêmes : « Dieu m'afflige ; mais que son nom soit béni. »

De même la Vierge Marie. Elle n'ignorait pas la passion de son Fils ; elle avait pu la voir décrite dans les prophètes racontant en des images très saisissantes les traitements que le Messie aurait à subir. Au reste, le vieillard Siméon l'avait suffisamment éclairée. L'annonce de ce glaive à l'acier poli, avec deux lames aiguisées, plongé dans son cœur et y passant de part en part, indiquait amplement de cruelles épreuves.

Certes, comme Jésus, elle a pu dire dans son angoisse : « Mon Dieu, si c'est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; » mais, à l'instant, elle ajoutait : « Non ma volonté, ô Dieu, mais la vôtre. » Ainsi donnait-elle un acquiescement total de sa volonté à la volonté souveraine de Dieu.

Cet acquiescement, en d'autres termes, cette résignation, je dis qu'elle a été généreuse. La Sainte Ecriture mentionne ce trait : Congédiés par Abraham, Agar et son fils Ismaël erraient dans le désert de Bersabée. Les provisions s'achevaient. Alors Agar dépose son enfant près d'un arbrisseau, le contemple une dernière fois ; puis, le cœur brisé de douleur, elle s'en va : « Au moins, dit-elle, je ne le verrai pas mourir. » Et elle éclate en sanglots. Un ange de Dieu répond à cette mère éplorée : « Agar, que fais-tu ? Pourquoi te désespérer ?... Prends ton fils par la main et continue ta route. » M. f., vous sentez l'élan de ce cœur maternel... Marie n'eut pas ce réconfort. Dieu ne lui envoya pas un ange pour adoucir son sacrifice. Elle n'eut d'autre consolation que celle de souffrir avec son Fils pour le salut du genre humain.

Mesurez alors la générosité de sa résignation. Malgré que son esprit soit agité d'une foule de pensées, son cœur constamment tourmenté, Marie ne voit l'avenir que dans l'ordre sage et immuable des volontés éternelles. Elle ferme les yeux sur tout, adore les desseins du Père céleste, s'y soumet résolument, avec magnanimité.

De plus, m. f., je dis que la Sainte Vierge a souffert avec une résignation héroïque.

A la vérité, les cœurs aimants ne peuvent jamais donner assez à ce qu'ils affectionnent. Ils croient que c'est pour eux un devoir d'être prodigues et d'exceller de toutes manières. Ils déroulent devant eux les situations les plus douloureuses, les plus terribles et veulent les embrasser. Ils peuvent être saisis d'épouvante, mais ils ne reculent pas ; rien n'est au-dessus de leur noblesse d'âme. Telle fut Marie. Nonobstant les rigueurs extrêmes de ses tourments, sa générosité ne fut jamais vaincue, elle égala, surpassa même la tâche à remplir : elle fut héroïque.

En effet, quand les clameurs qui montent de la forteresse Antonia, où siège Pilate, l'avertissent que la sentence infâme est portée, Marie se lève, se couvre de son voile de veuve ; elle déclare qu'elle va vers son enfant bien-aimé. Ceux qui l'entourent se récrient ; se montrer n'est-ce pas

[1] Répons de l'office des Matines, 7e leçon.

s'exposer aux pires avanies? La Vierge ne semble pas les entendre. Par la fermeté de sa résolution, elle décourage toute résistance ; elle part rejoindre Jésus. Oh ! l'effrayante vision ! « Il n'y en eut jamais de plus amère, dit S. Bonaventure, parce qu'il n'y eut jamais de fils plus chéri : Nullus dolor amarior, quia nulla proles carior. »

Et lorsque la croix se dresse entre le ciel et la terre, Marie s'approche. Là, près du gibet, elle écoute les soupirs du Sauveur, suit les progrès de sa lente agonie. Elle endure, mais elle se tient debout : *Stabat*. Autour d'elle une tempête de blasphèmes, de malédictions, d'insultes proférés par une racaille soudoyée, mais Marie reste debout, immobile, avec une grandeur d'âme qui surpasse la grandeur de sa peine : *Stabat*. De la bouche de Jésus, brûlée par une fièvre de feu, s'échappe ce cri : « J'ai soif ! » et la pauvre mère n'a même pas un verre d'eau à lui présenter. Et, quand sur sa poitrine s'incline sa tête défaillante, elle ne peut même pas mettre sur ce front livide un baiser en signe d'adieu. Oui, la plus pure, la plus timide des vierges est la plus vaillante, la plus résignée, la plus héroïque : *Stabat*...

Aussi, vous qui êtes dans la peine, dans l'affliction, portez vos regards sur la Sainte Vierge. Voyez-la dans ses épreuves. Elle se penchera vers vous ; dans un langage de tendresse et d'énergie, elle vous dira les mots les plus doux de la terre, les mots les plus consolants du ciel.

* *

J'ai essayé, m. f., de vous parler des douleurs de Marie ; en réalité, elles sont inénarrables.

Celui qui jette les yeux sur l'océan aperçoit une immense quantité d'eau ; néanmoins cette vaste étendue d'eau ne dit rien de la vie aux formes variées et nombreuses qu'elle renferme dans son sein. Ainsi en est-il de l'océan de souffrances qui roule sur les profondeurs secrètes du cœur de la Mère de Dieu. Ce que nous en voyons nous remplit d'étonnement ; cependant à peine indique-t-il ce qui est au-dessous. « Quelle qu'ait été la cruauté exercée sur les corps des martyrs, affirme S. Anselme, elle était légère, ou plutôt elle n'était rien, comparée à la cruauté de la passion de Marie. »

« Vous tous qui passez, voyez et considérez s'il est une douleur semblable à ma douleur. » Chrétiens, la Vierge pleure ; nous aussi, pleurons avec elle. Le cœur de la Mère du Sauveur saigne : ce sont nos péchés qui le font saigner si cruellement. Si elle a souffert, c'est, comme Jésus, pour racheter nos péchés. Les émotions que la contemplation de ses douleurs engendrera en nous nous seront d'un grand secours, tant pour acquérir, comme une habitude, la haine du péché que pour mériter cette haine comme une grâce.

Nous ne pouvons continuer à vivre comme nous vivons. Car pouvons-nous estimer que nos péchés soient « affaire » négligeable, quand pour les réparer le Christ et sa Mère ont subi les pires tourments ? Certes, nous comprenons notre devoir de chrétiens ; nous voudrions l'accomplir, mais nous manquons de courage ; nous n'avons pas la force de déclarer la guerre au péché, de faire violence à nos goûts, à nos aversions pour rester fidèles à Dieu. Eh bien ! le secret de l'énergie, le voici : la méditation de la Passion de la Sainte Vierge. La Vierge pleure : nous aussi pleurons avec elle.

O Notre-Dame des Sept-Douleurs, priez pour nous. Nous sommes à vos pieds. Prenez la main inerte et blanche de ce Jésus qui repose sur vos genoux et mettez-la sur notre tête pour qu'il y tombe une dernière goutte du sang divin. Ainsi soit-il.

POUR LE JEUDI SAINT

I

LE LEGS DU SAUVEUR

In finem dilexit eos.
Il les aima jusqu'à la fin.
(Jo., XIII, 1).

Mes frères,

Dans la vie de la famille, il y a une heure solennelle entre toutes : quand le père prévoit que sa fin est proche et que la mort peut, d'un jour à l'autre, le précipiter dans la tombe, s'il possède quelques biens, s'il a des dons particuliers à faire, d'utiles conseils à donner, des volontés à manifester, il prend ses dispositions, il rédige son testament. Ainsi en est-il du Seigneur Jésus, le Jeudi Saint au soir. Il est arrivé au terme de sa vie terrestre. Il le sait. Il va donc, lui aussi, faire son testament.

Mais que peut-il donner? Les hommes donnent dans la mesure de leur pouvoir et selon le degré de leur générosité. S'ils sont riches, ils laisseront à leurs héritiers de l'or, de l'argent, des titres de rente, des maisons, des domaines, des terres. S'ils sont pauvres, ils ne pourront disposer que d'un chétif mobilier, de quelques vêtements usagés, de quelques objets sans valeur. De Notre-Seigneur n'attendons rien de semblable. Il n'a ni richesses, ni possessions, ni maisons ; il n'a même pas un endroit où reposer sa tête ; des soldats cupides se partageront bientôt son unique robe. Bref, il est venu au monde pauvre, il a vécu pauvre, il ne peut certainement que mourir pauvre. Sa croix, sa couronne d'épines et trois clous, voilà tout son héritage matériel. Et cependant va-t-il se résigner à quitter la terre sans rien laisser à ses enfants, à ses amis? Il semble bien difficile de l'admettre. Ce serait contraire à toutes les habitudes de son cœur si divinement généreux. Mais qu'imaginera-t-il, que trouvera-t-il à donner, dans le dénuement absolu où il se voit réduit ? Se borner à nous faire un don vulgaire et mesquin ? Sa grandeur s'y oppose. Comment donc résoudre ce problème en apparence insoluble ? Expliquons-le tout au long.

I

La grande infirmité de notre nature, c'est l'oubli. Tant que les hommes ou les choses sont sous

notre regard, nous y pensons, nous les aimons. Mais que le temps fasse un pas, que l'espace mette entre eux et nous ce triste voile de la séparation, ils pâlissent, et les plus grands événements eux-mêmes, ceux qui avaient le plus profondément ému un siècle ou ce qui l'avait davantage ravi, au bout de deux ou trois générations, qu'en reste-t-il ? Le rêve d'un songe, comme dit le poète.

Aussi il n'y a rien que l'homme ne fasse pour lutter contre l'oubli. Il dresse des statues, il bâtit des pyramides, il construit des monuments. Précaution inutile ! De nos jours, combien passent devant ces anciens monuments sans savoir ce qu'ils disent ! Tant l'oubli est une triste et formidable puissance !

Encore, si nous n'oubliions que les grands événements de l'histoire ! Mais voici bien une autre misère. Ce qu'il y a de plus intime en nous disparaît comme tout le reste : les affections les plus chères, les pures amitiés de notre enfance, les belles et saintes intimités de notre jeunesse. Attendez un an, elles ont déjà pâli ; attendez-en dix : les voilà évanouies. Aussi quand on se quitte, échangeant mille promesses de ne s'oublier jamais, comme on connaît la pauvre nature humaine, on se donne un souvenir ; on se dit : « Adieu, je pars, et sais-je si je vous reverrai jamais ! Mais prenez ceci, et, quand vous le verrez, pensez à moi et au bonheur que nous avons eu de nous connaître. » Hélas ! hélas ! cela dure quelques mois, quelques années au plus, puis l'oubli vient, et un jour, en remuant, dans une heure de désœuvrement, toutes ces reliques du passé, on retrouve cet objet et on ne se souvient même plus que ce fut un souvenir.

Mais enfin n'y aura-t il pas dans les profondeurs du cœur de l'homme quelque chose sur quoi l'oubli n'aura pas de prise, des affections inoubliables à jamais? Une mère oubliera-t-elle son fils ? Une fille oubliera-t-elle son père ? Soyez béni, mon Dieu, qui, dans ce flot d'affections changeantes, en avez fait quelques-unes immortelles, indestructibles comme vous ! Et cependant, ô vanité du cœur de l'homme ! ô misère de ce monde versatile où nous sommes! ces affections elles-mêmes, si profondes, si invincibles, il n'est pas inutile qu'elles soient vivifiées, entretenues, protégées par un souvenir. Ce jeune homme qui vient de quitter sa famille, le berceau de son enfance, la douce compagnie de ses parents, pour aller à Paris achever ses études, il y a des heures où toutes ces saintes choses pâlissent en lui, étouffées par le bruit du monde, emportées par l'entraînement des passions. Tout à coup, au moment où, cédant à la voix du tentateur, il allait sortir de sa petite chambre d'étudiant et courir à un rendez-vous honteux, qu'a-t-il vu ? Le portrait de son père, ses cheveux blancs, l'honneur écrit sur son front. Il s'arrête, il rougit, il referme sa porte. Il sera digne de son père, il ne fera pas pleurer sa mère. Il a été sauvé par un souvenir.

Cette mère qui a perdu son petit enfant, ah ! elle ne l'oubliera jamais. Il vit toujours en elle. Elle le porte dans son cœur mille fois plus qu'elle ne l'a jamais porté dans ses bras. Mais enfin mille autres préoccupations l'absorbent et la distraient. Tout à coup, au moment où elle y pensait le moins, quelque chose la fait tressaillir. Elle vient d'apercevoir une mèche, une boucle de cheveux blonds, ces beaux cheveux qu'elle a tant de fois embrassés quand ils étaient vivants. Elle les regarde, elle revoit son enfant, elle lui parle, elle le presse sur son cœur. Illusion d'un instant, sans doute, mais douce et ravissante illusion, vous avez été créée par un souvenir !

Voilà pourquoi je ne m'étonne pas que Jésus-Christ ait voulu nous laisser un souvenir. Si profonde qu'ait été la trace de son passage, si touchante, si chère à l'âme qu'ait été sa vie, si un monument, si un souvenir n'en eût sans cesse entretenu la pensée, l'oubli l'aurait emportée de la mémoire des hommes. Connaissant donc le cœur humain et sa triste puissance d'oubli, Jésus-Christ attendit l'heure des adieux, et quand il fut au moment de quitter ses disciples, il leur dit : « Prenez ceci et gardez-le en souvenir de moi. » Mais ceci, qu'est-ce donc ? Quel sera le souvenir que nous laissera cet Homme-Dieu ? Ce cœur, qui est l'amour à son plus haut degré et qui, plus heureux que nous, peut réaliser tous ses rêves, que va-t-il imaginer pour nous donner un souvenir digne de lui ?

Personne ne l'ignore : tous les souvenirs n'ont pas la même valeur. Il y en a de chers, il y en a de précieux, et enfin il y en a qui sont inestimables. Et dans cette hiérarchie des souvenirs, pour en fixer la valeur, à quoi faut-il regarder ? Est-ce à l'or, à l'argent, au prix matériel ? Non, il y a tel objet qui n'a point de valeur en soi et qu'on ne donnerait pas pour tout l'or du monde.

Mais enfin qu'est-ce qui fait donc la vraie valeur d'un souvenir ? Un souvenir, a dit un profond théologien, est un signe représentatif de la personne qui vous le donne. C'est ce qui, nous disparus, éloignés, absents ou morts, doit nous ressusciter, dans l'âme de ceux qui nous aiment. Donc, plus il y aura de nous dans un objet, plus nous y aurons mis de notre cœur, de notre âme, plus ce souvenir sera précieux, parce qu'il sera d'autant plus puissant pour nous faire réapparaître aux yeux de ceux qui nous ont perdus.

Voilà pourquoi, quand nous voulons avoir un souvenir, nous cherchons quelque chose qui ait appartenu à la personne aimée, quelque chose où elle ait déposé un peu d'elle même : une ligne de son écriture, par exemple, où on lit sa pensée, un portrait où rayonne son image. Nous voudrions quelque chose qui ait fait partie d'elle-même, qui ait appartenu à sa personnalité, qui ait vécu, si j'ose ainsi dire, de sa vie, qui ait été elle-même en un certain sens. Quand Louis XVI fut au moment de sortir de sa prison pour aller à l'échafaud, il aperçut près de la porte son fidèle serviteur Cléry à genoux et en larmes. Le roi aurait voulu lui laisser un souvenir, mais lequel ? Il n'avait ni or ni argent. Mais en eût-il eu des monceaux, il ne lui en aurait point donné, car il y a des services qui

ne se paient pas de cette manière. Il hésita donc un instant. Puis, portant la main à son front, il détacha une mèche de ses cheveux blanchis dans l'infortune et il la lui remit, comme le plus grand souvenir et le plus précieux que même un roi puisse laisser à son serviteur.

Là expire le pouvoir de l'homme. Mais là ne s'arrête pas son cœur ; son amour rêve d'aller plus loin. Quelle est la mère qui, au moment de se séparer de son fils, si, au lieu de lui donner son portrait ou de lui remettre une boucle de ses cheveux dans un médaillon qui reposera sur son cœur comme un bouclier, si elle pouvait trouver quelque moyen de mettre sous ce médaillon tout son cœur de mère, et même sa propre personnalité, ne le ferait pas ? Quelle est la mère qui ne dirait pas à son fils : « Adieu, je te quitte. Ou plutôt, non, je demeurerai sur ton cœur, pour mon bonheur et pour ta protection » ?

Eh bien ! ce que nous ne pouvons pas faire, parce que nous ne sommes que des hommes, mais ce que nous rêvons, parce que notre cœur est fait à l'image du cœur de Dieu, Jésus-Christ, qui a les miracles à son service, quand il s'agit de satisfaire son amour, Jésus-Christ, au jour des adieux suprêmes, l'a réalisé. De l'or, des palais, des terres, il a mieux à nous donner que ces biens éphémères. Il ne nous laissera pas en souvenir sa crèche, qui n'a fait que toucher sa chair adorable, ni même sa croix, quoique teinte de son sang. Des souvenirs, des reliques ? ce n'est pas assez pour son cœur. Que va-t-il donc faire ?

Déjà, ô mon Dieu, vous nous avez donné vos sublimes enseignements, vos exemples, vos sacrements. Vous reste-t-il encore quelque chose à léguer à vos disciples, une décision à prendre ? Le temps presse, dites sans plus tarder vos dernières volontés, faites votre testament. Il nous souvient, ô Jésus, que vous avez fait jadis une promesse. Un jour vous avez dit aux foules émerveillées : « Je suis le pain de vie descendu du ciel. Quiconque mangera de ce pain vivra éternellement. Et le pain que je donnerai, c'est ma chair. » Ce don incomparable, vous ne l'avez pas encore fait. C'est là, sans doute, le suprême témoignage de votre amour, et voilà pourquoi vous le réservez pour le dernier jour de votre vie. Mais hâtez-vous, Seigneur ! Demain il serait trop tard.

Rassurons-nous, m. f. Jésus n'a pas oublié sa promesse. Une dernière fois, il groupe autour de lui ses Apôtres pour manger avec eux l'agneau pascal. Le moment est venu. Sur la fin du repas, il prend du pain et du vin, et, par la puissance irrésistible de sa parole, il change le pain en son corps, le vin en son sang. Puis, s'adressant à ses Apôtres : « Prenez, leur dit-il, ceci est mon corps. Prenez cette coupe, c'est mon sang, le sang qui va sceller un testament nouveau et éternel. » Comme s'il leur avait dit : « Ceci n'est pas seulement quelque chose qui m'a touché, mon image, une mèche de mes cheveux, une petite et misérable portion de moi-même. Ceci, c'est tout mon corps, tout mon sang, toute mon âme, toute ma divinité. Plus puissant que les hommes, je me renferme tout entier dans un souvenir. »

Que dis-je ? Tandis que nos souvenirs humains, nous ne pouvons que les approcher de nos lèvres, les suspendre à notre cou, les placer sur notre cœur, lui, plus puissant, il prendra ce signe sacré, ce souvenir divin où il s'est enfermé tout entier, et il l'introduira jusque dans les profondeurs de notre être, jusque dans le sanctuaire de notre cœur. Et nous, comme ce martyr qui disait : « Je m'appelle Théophore, c'est-à-dire porte-Dieu », nous traverserons la vie, ayant vraiment Jésus-Christ dans le cœur. Voilà la Sainte Eucharistie, voilà le souvenir par excellence, voilà le don, le legs suprême, tel que l'Homme-Dieu l'a conçu et nous l'a laissé.

Devant un don si magnifique, l'esprit humain s'arrête éperdu, ne pouvant croire à tant de générosité. Relisons donc le testament qui nous institue les héritiers de l'Homme-Dieu. Est-ce que vraiment Jésus a voulu nous laisser son corps et son sang ? N'en doutons pas. Ce n'est pas quand un homme va mourir qu'il enveloppe d'ombres son langage. Pressé par l'amour de ceux qu'il va laisser après lui et par l'attente des choses éternelles, il sent le besoin d'être clair et sincère. Les ambiguïtés et les réticences nuiraient à la paix de sa famille et à l'honneur de sa mémoire. Il dit simplement ce qu'il sait, il définit clairement ce qu'il donne, et sa parole semble réfléchir la lumière du monde meilleur où il va bientôt entrer. Mais combien plus cette nécessité s'impose si l'homme qui va mourir est un Dieu, père d'une famille immense et impérissable dont la foi est la vie, où la paix ne peut être assurée que par l'unité de doctrine, où l'unité de doctrine repose sur la clarté des révélations, particulièrement des révélations suprêmes qui prennent la forme du testament ! Du reste, les Apôtres, mieux placés que qui que ce soit pour interpréter la parole de leur Maître, ont compris qu'en leur donnant, qu'en nous donnant sa chair et son sang, Jésus ne nous donnait pas je ne sais quelle figure, quel symbole ou signe, mais sous un signe, réduit à la condition de simples apparences, une divine réalité, une personne vivante, un Dieu.

— Mais, direz-vous, est-il possible que Jésus-Christ ait été jusque-là ? — Demander cela, c'est demander si Jésus-Christ est l'Amour suprême et le Tout-Puissant. La réponse n'est pas douteuse. Jésus nous a aimés, il nous l'a fait dire par son disciple chéri, confident de ses sentiments les plus intimes, d'un amour qui va jusqu'à l'extrême limite. Or, m. f., vous le savez par expérience, une des exigences de l'amour, c'est l'union, l'union intime et profonde des cœurs, l'union sans ces douloureuses intermittences qui font souffrir les vrais amis. Oui, les affections dévouées, pures et saintes, auxquelles Dieu sourit et qu'il bénit, ont naturellement horreur de la séparation. On voudrait ne jamais se quitter, mais toujours jouir de la présence de ses amis, toujours entendre leur

voix si chère. Aussi, quand on est obligé de leur dire un adieu définitif, quel déchirement de cœur ! Si l'on pouvait faire un mystérieux partage de soi-même, ou plutôt si l'on pouvait s'en aller et rester en même temps ! Impossible ! notre infirmité ne nous permet pas ce miracle.

Mais celui qui nous a tant aimés et qui déclare vouloir nous aimer jusqu'à l'extrême limite de l'amour, notre Sauveur, n'est-il pas tout puissant ? Est-ce que le temps et l'espace peuvent limiter son pouvoir infini qui unit le ciel à la terre, les jours qui passent à l'éternité ? Sans se diviser, ne peut-il pas multiplier sa présence, être assis à la droite de son Père et en même temps au milieu de nous ? Oui, m. f., il le peut, et parce qu'il le peut, j'ose dire qu'il doit le vouloir, car sans cela il manquerait quelque chose à la perfection de son amour. L'Eucharistie, fût-elle un signe plein de souvenirs, si elle ne contient pas réellement et substantiellement la personne même de Jésus-Christ, il m'est impossible d'y voir l'accomplissement de cette parole : « Le Christ ayant aimé les siens qui étaient et devaient rester dans le monde, les aima jusqu'à l'extrême limite de l'amour. »

II

Ainsi le testateur a parlé ; ses intentions bien connues, ses sentiments si tendrement exprimés ajoutent une nouvelle lumière aux clartés de sa parole. Nous n'en pouvons plus douter : le legs du Sauveur, c'est lui-même, le Christ s'est donné par testament. Nous le possédons. Ce serait assez pour remplir notre cœur d'amour et de gratitude. Mais nous aimerons davantage et nous serons plus reconnaissants encore si nous considérons, dans le legs de notre divin Maître, la manière dont il se donne.

Il se donne, voilà bien le mot juste. Ce n'est pas un prêt, c'est un don irrévocable qu'il vient nous mettre en mains et dont il veut que nous jouissions en toute propriété. Et pour que nous puissions le posséder véritablement, voilà qu'il s'immobilise, qu'il se réduit à la forme d'un peu de pain.

Il se donne sans réserve, c'est-à-dire qu'en aucune circonstance il ne retire du sacrement où il réside sa présence adorable. Il aurait pu, à l'approche du péché, rendre au pain sa substance et ne laisser aux indignes qu'un aliment vulgaire. Mais il eût rempli d'angoisses certaines consciences trop délicates qui ne se croient jamais assez pures pour s'approcher de leur Dieu. Que deviendraient-elles, si elles pouvaient craindre un changement dans la nourriture mystérieuse où elles vont chercher la force et la consolation ? Au lieu de jouir de la présence de leur Sauveur, ne seraient-elles pas uniquement préoccupées de son absence ? Jésus n'a point voulu qu'elles fussent exposées à de pareils tourments. Il est dans l'Eucharistie et, quoi qu'il arrive, il y demeure.

Il se donne sans réserve, c'est-à-dire qu'en aucun temps il ne se refuse à ceux qui le demandent et ont besoin de lui. Il attend l'affligé qui vient frapper à la porte de son tabernacle ; il court au malade qui ne peut plus venir le chercher. Aucune misère ne rebute son amour ou n'offense sa clémente majesté. Sous les lambris dorés d'un palais ou sous un toit de chaume, pour un roi ou pour un mendiant, c'est le même Dieu et le même ami. Les hommes les plus généreux se réservent des jours et des heures libres qu'ils consacrent à leur famille et à leurs amis. Jésus n'en a pas : tous les jours et à toute heure, il est prêt à nous entendre, prêt à se donner.

Il se donne sans réserve, c'est-à-dire qu'il ne mesure pas sa vertu et sa grâce. Il y a dans toute affection humaine je ne sais quelle défiance, je ne sais quelle terreur de l'inconnu qui fait qu'en se donnant on retient au fond de son cœur quelque chose de soi-même. Le pauvre cœur qu'on livre, où va-t-il tomber ? Mystérieuse question à laquelle on ne peut répondre que par la crainte et la réserve. Mais Jésus se donne, tel qu'il est, tout entier, sans mesure, sans réserve, sans partage !

Quel don, m. f., quand on l'envisage avec les yeux de la foi ! Je vous lègue mon corps, mon sang, mon âme, ma divinité, ma personne tout entière, les trésors inépuisables de mes vertus, de mes mérites, de mes grâces. Et, en vous léguant cela, je veux vous communiquer l'amour de tout ce qui est juste, noble, saint et pur. Et, en vous léguant cela, je vous donne un puissant secours, un supplément d'énergie pour lutter contre vos passions, pour réprimer vos convoitises, pour tenir tête aux tentations du démon, pour triompher du mal. Et, en vous léguant cela, je vous donne la vie, non pas cette vie des sens qui vous est commune avec les êtres dénués de raison, mais la vie supérieure de l'âme, la vie surnaturelle qui est une participation à la vie de votre Dieu. Et, en vous léguant cela, je dépose dans les plis de votre chair un germe d'immortalité, un gage de résurrection glorieuse. La mort est dans vos entrailles par le péché, elle tue à la fois et vos âmes et vos corps. Mais moi, je suis la vie, la vie qui éclaire l'esprit, la vie qui dilate le cœur, la vie qui fortifie la volonté, la vie qui étouffe les passions, la vie qui fait la pureté dans les sens, la vie qui prépare la chair à la glorieuse résurrection. Et celui qui me mange a cette vie en lui. Est-ce assez beau, assez généreux ? Ah ! m. f., les saints appréciaient mieux que nous cet héritage. Ils estimaient que c'était le don le plus magnifique qui ait jamais été fait à la terre. Et S. Augustin proclamait que Dieu, tout infiniment sage qu'il est, ne pouvait rien imaginer de plus admirable, qu'infiniment puissant il n'avait rien pu opérer de plus grand, qu'infiniment bon il n'avait rien pu donner de plus précieux.

Si encore le legs du Sauveur ne rencontrait que des hommages ! Mais l'humiliation et l'injure viennent trop souvent au-devant de son amour, et cependant il se donne, malgré tout ce qui porte atteinte à sa gloire. Sa gloire ! N'est-elle pas plus obscurcie dans son état sacramentel que lorsqu'il vivait et conversait au milieu des enfants des

hommes ? Dans son Incarnation, Jésus s'est abaissé, dit S. Paul, jusqu'à l'anéantissement : « *Exinanivit semetipsum.* » Mais combien plus dans l'Eucharistie !

Voilà comment Jésus se donne à nous. Mais par qui se donne-t-il ? Quand il est descendu du ciel, il a fallu la pureté d'une vierge consacrée à Dieu et préservée de tout péché, pour fournir le corps adorable de notre Sauveur, par l'opération du Saint-Esprit. Maintenant, quand il descend sur l'autel, c'est à la parole et entre les mains des prêtres. Mais les prêtres sont des hommes, et parmi ces hommes, hélas ! il y a des misérables. Cependant tous, indistinctement, auront l'étrange pouvoir d'appeler entre leurs mains la suprême majesté de Dieu : Notre-Seigneur consent à cette incompréhensible humiliation.

III

Une dernière question se pose : quels sont donc les heureux mortels que Jésus-Christ a désignés pour héritiers dans son testament ? Vous le savez, m. f., les testaments sont parfois la cause de cruelles déceptions. Le testateur est libre de ses biens, mais la répartition qu'il en fait n'est pas toujours approuvée, ceux qui sont déshérités complètement, comme ceux qui n'ont pas la part qu'ils espéraient, se plaignent et récriminent.

Qui va donc, encore une fois, recueillir la succession de Notre-Seigneur ? Sans doute la Vierge Marie, sa mère, la plus pure de toutes les créatures ? Peut-être les Apôtres, ses fidèles compagnons ? Peut être aussi Marie-Madeleine, Marthe et Lazare, l'aimable famille de Béthanie, où il aimait à venir se reposer ? Enfin, dans le testament par lequel il lègue son corps et son sang, Jésus-Christ va-t-il déshériter quelqu'un ? Va-t-il instituer des catégories de privilégiés ?

Non, m. f., Notre-Seigneur n'a exclu personne de son amour, de ses divines libéralités : il donnera autant au pauvre qu'au riche, autant à l'ignorant qu'au savant, autant à l'ouvrier qu'au grand seigneur, autant au plus humble de ses disciples qu'au plus élevé de ses représentants. Il se donnera tout entier à tous et à chacun. Après avoir consacré le pain, il a dit : « Prenez-en tous ; » après avoir consacré le vin, il a dit également : « Buvez-en tous. » Ainsi tous, sans exception, nous sommes les héritiers de Jésus-Christ. Tous, nous sommes placés sur le même rang que la Vierge Marie, que les apôtres, que Marie-Madeleine, Marthe et Lazare Nul n'est déshérité : tous sont appelés à partager le don incomparable qu'il fait à l'humanité, tous les hommes, à quelque nation qu'ils appartiennent, pourvu qu'ils acceptent la doctrine de Jésus-Christ, tous les chrétiens qui se succéderont sur la surface de la terre.

Un héritage fractionné entre beaucoup de personnes finit, si considérable qu'il soit, par s'épuiser. Ne craignons rien de semblable ici. Notre-Seigneur a pris ses dispositions pour que son héritage ne soit jamais consumé. Il a investi ses apôtres et leurs successeurs d'un pouvoir merveilleux : il les a chargés de perpétuer le don de son corps et de son sang dans tout le cours des siècles. Vous avez bien vu, leur a-t-il dit, ce que je viens de faire ? Eh bien ! vous ferez comme moi. Vous prendrez du pain, puis du vin, et par la vertu de ma parole, vous changerez ce pain en mon corps et ce vin en mon sang.

— Oui, direz-vous, Notre-Seigneur a mis son héritage à la disposition de tous les hommes, mais à condition qu'ils s'en montrent dignes et qu'ils soient ses amis. — Ah ! m. f., que vous connaissez mal l'amour du cœur de Jésus ! Toutes nos distinctions, toutes nos réserves, il n'en a cure. « C'est une grande chose, dit un pieux auteur, de faire de grands dons à ses amis. » Or Jésus se donne aux âmes qui l'ont choisi pour leur partage et qui lui appartiennent tout entières. Il sait bien qu'elles sont indignes par leur nature de le recevoir, mais il ne tient compte que de leur amour et du désir ardent qu'elles ont de le servir, et il veut bien les traiter en amies.

Mais, s'il est grand dans sa libéralité à leur égard, combien plus quand il se donne à des serviteurs et à des servantes, c'est-à-dire à ces âmes qui ne marchent qu'à petits pas dans le service de Dieu, qui ne se soumettent qu'aux strictes exigences de sa loi et qui refusent à leur vie médiocre le plus petit acte de perfection ! Cependant Jésus ne dédaigne pas de s'approcher d'elles et de récompenser par le don de tout lui-même leur parcimonieuse charité.

Mais notre Sauveur veut aller au comble de la munificence : faire de grands dons à des étrangers et à des inconnus : âmes tièdes et indifférentes dont la vie chrétienne est déshonorée par des intermittences coupables. Emportées dans le tourbillon des affaires de ce monde, en proie à la fièvre du plaisir, elles oublient pendant des années entières leurs plus grands devoirs. Et quand, par aventure, elles se souviennent de la loi qui les appelle à la Table sainte, Jésus n'ose pas leur dire : « Qui êtes-vous ? Je ne vous connais pas ! » Mais il se donne, sachant qu'elles vont, en le quittant, retomber dans leur même tiédeur, dans leur même indifférence.

La libéralité de Notre-Seigneur est-elle ainsi épuisée ? Non. Jésus va jusqu'à l'excès. Il se donne à ses ennemis. Il y a des chrétiens, hélas ! qui, sous les dehors de la piété, s'approchent du Dieu caché dans le sacrement d'amour et qui ne craignent pas de lui faire sentir l'odeur fétide de leur âme empoisonnée par le péché. Comment, ô mon Jésus, ne vous échappez-vous pas des mains du prêtre au lieu d'entrer dans ces sépulcres blanchis ? Prodige d'amour ! votre miséricorde affronte un si grand outrage, et souvent il arrive que la plus lâche des trahisons n'est punie que par la grâce d'un remords salutaire.

On a dit de l'amour qu'il fait faire des bassesses et des folies. On oublie honneur et gloire, on brave toute honte pour se donner à ceux qu'on aime ; on leur sacrifie ce qu'on a de plus cher.

Et voilà ce que vous faites, ô mon Jésus ! Votre honneur, votre gloire, tout est sacrifié. Les humiliations et les injures ne peuvent triompher de votre amour pour nous.

Comment les hommes vont-ils donc accueillir cette riche donation que vous leur faites avant de mourir ? Oh ! je sais bien quels sont leurs sentiments, quelle est leur attitude en face d'un héritage qui leur échoit dans l'ordre temporel ; quand il s'agit de biens matériels, de quelques arpents de terre, de quelques sommes d'argent, avec quelle avidité les héritiers se précipitent sur cette succession ! Pour s'en assurer la possession, ils ne négligent rien, au besoin même ils remuent ciel et terre. Les héritiers du corps et du sang de Jésus-Christ ne devraient-ils pas déployer une activité plus fiévreuse, manifester une avidité plus ardente encore pour s'approprier la royale donation qui leur est mise en mains ?

Dans les premiers siècles de l'Eglise, c'était parmi les chrétiens un empressement universel, une sainte émulation pour venir à l'autel recevoir leur part de ce don céleste. Mais depuis la foi s'est alanguie, la charité s'est éteinte, l'estime des biens spirituels a diminué, et l'Eucharistie, divin héritage du Christ, a été délaissée. Oh ! sans doute, dans toutes les paroisses, il y a encore des âmes qui apprécient le don de Dieu. Mais qu'elles sont rares et faciles à compter ! Combien sont nombreuses, hélas ! celles qui répudient les bienfaits, ô mon Dieu, qui déchirent votre testament, et n'éprouvent que dégoût et indifférence pour l'Eucharistie ! Et pourtant, vous le savez, m. f., la volonté des mourants a toujours été regardée comme chose sacrée, digne d'un souverain respect. Les derniers conseils, les suprêmes recommandations d'un père laissent au cœur de ses enfants un souvenir ineffaçable et exercent sur leur conduite une influence irrésistible. On croirait commettre un sacrilège si on les violait et si l'on n'en tenait aucun compte. Voudrions-nous que ce malheur fut le nôtre ?

* *

O Jésus, maître, père et ami de nos âmes, votre testament est ouvert sous nos yeux, et devant votre adorable legs nous sommes plongés dans la stupeur, ravis d'admiration, touchés jusqu'au fond du cœur. En cet anniversaire douloureux de votre sainte passion, nous venons vous offrir nos serments d'amour et de fidélité. Cohéritiers des Apôtres, nous voulons être avec eux et comme eux des héritiers respectueux, reconnaissants et dévoués.

Ils ont confessé votre présence adorable dans l'Eucharistie, et leur voix convaincue retentit encore à nos oreilles à travers les ondes sonores de la tradition. Comme eux, nous croyons, ô Seigneur ! Puisse le cri de notre foi réveiller autour de nous les âmes qui douteraient de votre sainte parole.

A vos largesses, les Apôtres ont répondu par une tendre piété. Leur âme ouverte par l'amour s'est remplie de votre divine vertu. En visitant le tabernacle purifié de leur cœur, vous avez pu leur dire cette douce parole : « Vous, du moins, vous êtes mes amis. » Dites-nous la même chose, ô Jésus, car nous détestons sincèrement les fautes qui nous rendraient indignes de vous. Notre âme remplie de saints désirs attend votre visite. Comblez-la de vos grâces et de vos bénédictions.

A vous qui vous êtes donné sans réserve et malgré tout, les Apôtres ont immolé leur vie. Les persécutions du monde et la terreur des plus cruels supplices n'ont pu abattre leur courage surhumain. Et nous aussi, Sauveur bien-aimé, pour reconnaître votre amour généreux par delà toutes les bornes, nous consentons à tous les sacrifices et nous voulons que toute notre vie puisse se résumer et s'exprimer en ces deux mots : Jésus est à nous, nous sommes à Jésus. Ainsi soit-il.

II

LE GRAND GESTE D'AMOUR DU FILS DE DIEU

Mes frères,

Il y a dix-neuf siècles, la Palestine était le théâtre d'événements qui allaient rénover la face de la terre.

Depuis trois années, Jésus de Nazareth enseignait une doctrine étonnant tous les penseurs de l'époque et prêchait une morale surpassant toutes celles de l'antiquité. Il se disait être lui-même *la vérité* qu'il faut croire, *le chemin* qu'il faut suivre, *la vie* qu'il faut atteindre pour entrer dans le Royaume éternel de Dieu : « Celui qui croit en moi fera les œuvres que je fais et il en fera de plus grandes, et sera sauvé. »

Son enseignement flagellant et condamnant les passions humaines partageait naturellement son auditoire en deux groupes : disciples et adversaires ; au soir du Jeudi Saint, ce sont ses ennemis qui semblent triompher. Aussi bien, ceux-ci ne sont que les instruments de la Providence, car le Fils de Dieu s'est fait homme, non pour être le jouet des partis, mais pour la Rédemption des âmes : « Personne ne m'ôte la vie, c'est moi qui la donne. »

Méditons ensemble sur les événements des derniers jours de la vie de Notre-Seigneur, et nous lui rendrons grâces de nous avoir sauvés par sa croix : *O Crux, ave.*

I

Toute la vie de Jésus a été un grand acte d'amour. Après la faute originelle qui entraîne toutes les fautes de l'humanité, la justice divine réclame une réparation et une réparation qui revête un caractère infini, puisque le péché outrage une dignité infinie.

L'homme pécheur est incapable d'un tel redressement. Dieu, de son côté, ne peut se repentir de son acte d'amour créateur. Alors Dieu lui même, en la deuxième personne de la Sainte Trinité, se

penche vers l'humanité, mieux que cela : prend pour elle une humanité dans le sein de la Vierge Marie : « Mon Père, les holocaustes n'ont pas satisfait votre justice, me voici pour faire votre volonté. »

C'est le grand geste d'amour du Fils de Dieu, dans son Incarnation.

Et pour que l'homme ne puisse pas douter de cet amour divin à tous les stades de sa vie, pour qu'à chaque âge il ait devant les yeux ce modèle réparateur de sa déformation morale, le Fils de Dieu se fait petit enfant, plus pauvre que les pauvres. Il réhabilite et divinise le travail, il instruit, rétablit le culte de son Père en esprit et en vérité, il se penche sur toutes les détresses : sur les pauvres pour les soulager, sur les malades pour les guérir, sur les pécheurs pour les pardonner. Il sème les miracles à chacun de ses pas et c'est le grand acte d'amour du Fils de Dieu dans son ministère de charité.

Mais Jésus, avec sa doctrine si profonde, avec ses exemples d'amour si saisissants, ne serait qu'un souvenir d'un passé très lointain s'il n'avait réalisé le prodige que son cœur désirait. N'est-il pas vrai que l'affection réclame la présence des êtres que nous aimons ? Un père voudrait pouvoir accompagner son fils partout où sa présence lui serait nécessaire pour son bonheur. Une mère multiplierait sa présence, aux quatre coins du monde, pour demeurer près de ses enfants dispersés.

Ce que l'homme ne peut faire, Dieu l'a fait. Jésus a réalisé cette merveille : « Pour que l'homme, s'est-il dit, ne doute pas de ma plus entière affection, pour qu'il me trouve aux heures de souffrances et d'angoisses, pour qu'il puisse appeler au secours aux heures de tentation et qu'il me sente près de lui pour apaiser la tempête, pour qu'il puisse se redresser, relever le front et avoir la certitude que je l'ai pardonné, pour qu'il sache bien que Dieu n'est pas relégué dans les profondeurs du ciel, mais qu'il est tout près de lui et s'intéresse à sa vie journalière, je demeurerai, pour lui, dans un sacrement d'amour. » Et c'est au soir du Jeudi Saint que ce désir devient une réalité.

Naturellement Notre-Seigneur a préparé ses Apôtres à ce grand acte de foi.

Il leur donne confiance en la puissance de sa parole qui réalise ce qu'elle dit. Devant eux il fait taire la tempête, change l'eau en vin, chasse la maladie, ressuscite les morts, fait reculer les démons. Et quand ils croient en lui, Jésus leur révèle son grand mystère.

« Personne n'est monté au ciel, sinon celui qui est descendu du ciel, le Fils de l'homme qui est dans le ciel... Je suis le pain vivant descendu du ciel. Celui qui mange ce pain vivra éternellement et le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. Si vous ne mangez pas ma chair, vous n'aurez pas la vie. Celui qui mange ma chair vivra éternellement et je le ressusciterai au dernier jour. »

Ainsi, m. f., les Apôtres, préparés, prévenus, croyant en la parole du Maître, ne sont pas surpris lorsqu'au soir du Jeudi Saint Notre-Seigneur leur donne son sacrement.

Il les a réunis au Cénacle pour le festin pascal. Ce soir-là il est plus recueilli que de coutume. Et à la fin du repas, nous voyons les Apôtres, émus devant l'humilité de Jésus qui leur lave les pieds en signe de purification, troublés à l'annonce que l'un d'entre eux le trahira, mais confiants quand, prenant le pain dans ses mains saintes et vénérables et rendant grâces à son Père, Jésus dit : « Prenez et mangez, ceci est mon corps livré pour vous. » Puis, prenant la coupe : « Buvez, ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour vous et pour beaucoup en rémission des péchés. »

Et les Apôtres n'hésitent pas un instant. Leur foi est entière, inébranlable, car la parole de Jésus est toute puissante. Elle opère toujours ce qu'elle affirme. Oui, il est là sous les apparences du pain et du vin. Il est là pour les Apôtres et pour les hommes dans tous les temps : « Faites cela en mémoire de moi. »

Et il est là, avec son corps livré, son sang répandu pour la rémission des péchés. Qu'est-ce à dire, sinon que le sacrifice eucharistique est identiquement le même que le sacrifice du Calvaire ? C'est le sacrifice rédempteur renouvelé.

Et c'est le grand geste d'amour du Fils de Dieu dans l'Eucharistie.

II

« Il n'y a pas de plus grand acte d'amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. »

L'heure de l'expiation des péchés du monde a sonné. Notre-Seigneur accepte de connaître la souffrance physique et morale dans ce qu'elle a de plus amer. Il accepte la trahison, l'abandon, le reniement de ses amis, l'hypocrisie, la lâcheté, la cruauté chez ses ennemis.

Après le repas — il avait coutume de le faire — le Sauveur se rend au jardin des Oliviers avec ses Apôtres. Et, vous le savez, c'est pour y connaître la plus odieuse des trahisons.

Après sa prière, dans laquelle Jésus proclame que son heure est arrivée, un groupe d'hommes porteurs de lanternes, de cordes, de bâtons, ont pénétré dans le jardin ; sans hésitation ils sont venus trouver Jésus. L'un d'eux s'est approché, il embrasse le Sauveur : « Salut, Maître ! » C'était le signe convenu.

Et pour réponse : « Mon ami, qu'es-tu venu faire ici ? Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! »

Ce doux reproche, fait à Judas, n'est pas le premier. Il y a un an que le malheureux apôtre est infidèle à la grâce et s'écarte du droit chemin. Depuis, d'une façon discrète, par la prédication ou par une parole, Notre-Seigneur essaie de le ramener à son devoir.

Hélas ! Judas avait la passion de l'argent : « Que

voulez-vous me donner, je vous le livrerai ? » et les Juifs lui paient trente sicles d'argent, cinq à six cents francs, somme que Judas n'avait sans doute jamais possédée.

Ah ! m. f., la passion de l'argent !... Pour l'argent on vole, on tue, on trahit, on trahit ses amis, sa famille, son honneur, son pays, son Dieu... pour de l'argent !...

Les Juifs se jettent sur Notre-Seigneur. Les Apôtres le défendent un instant, Pierre blesse à l'oreille le serviteur du Grand-Prêtre ; mais que peuvent les Apôtres contre une foule prête à tous les coups de main ? Ils prennent peur, ils abandonnent le Maître et s'enfuient.

M. f., ses privilégiés, ses intimes, ceux pour lesquels il n'a pas eu de secret, qui sont ses familiers depuis trois années... l'abandonnent... et Judas, l'un d'eux, le trahit. Combien l'âme si sensible, si délicate du Sauveur dut souffrir !... Les peines les plus profondes ne sont-elles pas celles qui viennent de nos amis ?

Depuis que la Judée est au pouvoir des Romains, elle obéit à deux autorités : l'autorité indigène et l'autorité romaine. Le procès de Notre-Seigneur va donc se dérouler successivement devant ces deux juridictions.

Et tout d'abord devant le Sanhédrin, tribunal des Juifs.

Jésus est lié et présenté chez Anne, puis conduit chez Caïphe, le Grand-Prêtre de cette année-là, qui préside le Sanhédrin. Caïphe l'interroge sur sa doctrine et ses disciples : — « J'ai parlé ouvertement dans le Temple et les Synagogues. Pourquoi m'interroges-tu ? Interroge ceux qui m'ont entendu. »

Un valet frappe Jésus au visage.

— Si j'ai mal parlé, rends-en témoignage. — Si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ?

L'attitude réservée et digne de Notre-Seignenr déjoue les pièges de Caïphe, qui voudrait découvrir en lui des déclarations imprudentes, car on veut le condamner, ce blasphémateur du Temple.

Sans succès, on fait appel à de nombreux faux témoins qui se contredisent. Ah ! il y en a une question, question décisive que Jésus attend, celle pour laquelle il doit mourir, question qui se posera comme il le veut et dont la réponse ne laissera aucun doute dans les esprits.

Le Grand-Prêtre, en effet, se lève et, avec une solennité toute religieuse, dit : « Je t'adjure, de par le Dieu vivant, de nous répondre : Es-tu le Christ, le Fils du Dieu béni ? »

— « Tu l'as dit. Je le suis et vous verrez le Fils de l'homme assis à la droite de la Puissance et venant sur les nuées du ciel. »

Alors le Grand-Prêtre déchire ses vêtements : « Il a blasphémé ! Qu'avons-nous besoin de témoins ! Que vous en semble ? » Et tous de répondre : « Il est digne de mort ! »

Alors ils lui crachèrent au visage, le frappèrent à coups de poings, lui donnèrent des soufflets et l'abandonnèrent à leurs soldats.

Pour odieuse que soit cette scène, il est un autre drame qui se passait au dehors, bien plus douloureux pour le cœur de Jésus.

S. Jean, connu dans la maison de Caïphe, avait pu facilement y entrer : il avait demandé à la portière de laisser pénétrer Pierre, mais l'avait laissé dans la cour, tandis qu'il était entré à l'intérieur pour suivre l'interrogatoire de son Maître.

Pierre s'est joint aux Juifs qui se chauffent autour d'un brasero. Placé en pleine lumière, il est reconnu par la portière qui dit : « Celui-là était avec lui, » et, s'adressant à Pierre : « N'es-tu pas un disciple de cet homme ? »

Pierre, surpris, ne s'attendait pas à cette attaque. Il joue l'équivoque : « Moi, non, je ne sais pas ce que tu veux dire. » Il fait mine de ne pas la comprendre.

Mais dès lors il se sent gêné, tenu pour suspect. Il s'isole un peu, se retire sous le porche, se cache derrière les colonnes. On chuchote, on parle de lui, il sent peser sur lui des regards méfiants et de nouveau on l'interpelle. Et Pierre nie, il affirme avec serment : « Non, non, je vous le dis, je ne connais pas cet homme. Et Pierre s'éloigne et cherche l'ombre pour éviter de nouvelles questions. Une heure se passe... mais son accent galiléen, son dialecte le trahit. — « Mais assurément tu es de la bande. » De plus, un parent de Malchus, le serviteur que Pierre a blessé, le reconnaît : « Est-ce que je ne t'ai pas vu dans le jardin avec lui ? » Et Pierre se sent traqué, poursuivi ; il s'entête dans son mensonge, il multiplie les protestations, les serments et ajoute des imprécations : « Que Dieu me traite dans toute sa rigueur si jamais j'ai connu cet homme ! »

Alors Notre-Seigneur traverse la cour, les bras et les mains liés. Son regard pénètre le regard de Pierre et le coq se met à chanter. O Maître ! votre regard vient de sauver votre apôtre, il a fait naître en lui un repentir qui ne se reprendra jamais.

Si parfois nous avons rougi de vous à cause d'une parole, d'un geste, d'un sourire, nous vous en demandons humblement pardon. Et si la tentation se représentait, ô Jésus, que votre regard si doux et si puissant nous garde fidèles, afin de ne pas accroître l'amertume dont votre cœur fut rempli par le reniement de votre apôtre très aimé.

III

D'après la loi, le Sanhédrin ne doit pas siéger de nuit pour une peine capitale. Dès le matin, Caïphe réunit le Grand Conseil, condamne Jésus à mort et porte la condamnation devant Pilate. Seule, l'autorité romaine peut leur permettre l'exécution.

Pilate demande les chefs d'accusation. Il sait d'ailleurs que les princes des prêtres livrent Jésus par jalousie (Marc, xv, 10). Il consent à interroger Notre-Seigneur, mais revient vers les Juifs disant : « Je ne trouve en lui aucun crime. »

— Il refuse de payer le tribut à César.

— C'est un séditieux.

— Il soulève le peuple depuis la Galilée jusqu'ici.

La Galilée est du ressort d'Hérode. Pilate croit se débarrasser de cette affaire qui ne l'intéresse pas, en envoyant Jésus devant Hérode qui se trouve à Jérusalem.

Mais devant le grand silence de Jésus, Hérode traite Notre-Seigneur comme un homme qui n'est pas intéressant ; il s'en amuse avec ses soldats et le renvoie à Pilate.

Avec regret Pilate revient en scène. Les Juifs sont redoutables, il les craint, mais il va cependant se tirer d'affaire. Puisque la fête de Pâques est l'occasion de l'amnistie d'un prisonnier : « Qui voulez-vous que je relâche, Barabbas ou Jésus le roi des Juifs ? » La question est posée devant la foule. Que pense-t-elle ? Sans doute, la résurrection de Lazare, le triomphe des Rameaux avaient soulevé l'enthousiasme, mais dès le lendemain les meneurs ne cessaient de dire que Jésus était un homme dangereux. Les scènes de la nuit, de la matinée, sa comparution devant Anne, Caïphe, Hérode, Pilate où il ne se défend pas, la fuite de ses apôtres, tout cela montre bien que Jésus n'est pas le Messie rêvé. C'est la déconvenue, d'où suit la faiblesse de la foule et peut-être la peur devant la haine des pharisiens.

Alors les princes des prêtres répandus dans le peuple ont bientôt retourné cette masse amorphe et l'ont excitée.

— Qui voulez-vous que je vous délivre ?

— Pas lui, mais Barabbas !

— Et que ferai-je de celui que vous appelez le Roi des Juifs ?

— Crucifie-le !

Pilate ne perd pas tout espoir. La flagellation doit précéder le crucifiement. Il le fera flageller et après essaiera d'apitoyer les Juifs.

Hélas ! trop faible Pilate, tu devrais savoir que la vue du sang ne calme pas la haine, mais bien plutôt l'excite.

Et quand Jésus revint de ce supplice, le corps tout meurtri, labouré de sillons sanglants creusés en sa chair par les fouets de cuir, quand il apparut au balcon du palais, un haillon rouge sur les épaules, une couronne d'épines sur la tête, un roseau dans les mains, le visage couvert de crachats et de sang, ce furent dans la foule des rires, des moqueries et des cris de haine : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! »

Pilate est écœuré par cet acharnement : « Crucifiez-le vous-mêmes. Pour moi je ne lui connais aucun crime. »

Cette réponse ne satisfait pas les pharisiens, car la loi juive est couverte par l'autorité romaine qui punit ceux qui la violent. Or, disent-ils, Jésus a violé la loi en se disant le Fils de Dieu.

Sans comprendre la portée de ce terme, Pilate en est troublé. Pourquoi tant de haine chez les chefs religieux du peuple ? Pourquoi tant de calme, de dignité, de majesté chez l'accusé ? Pourquoi sa femme lui a-t-elle dit de rester étranger aux poursuites contre cet homme ? Fils de Dieu ! S'il l'était, après tout ?

Et allant à Notre-Seigneur : — « D'où es-tu ? Tu ne réponds pas ? Ignores-tu que j'ai le pouvoir de te délivrer ou de te crucifier ? » — « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi, s'il ne t'avait été donné d'en haut. C'est pourquoi celui qui m'a livré à toi a commis un plus grand péché. »

Réponse qui déconcerte Pilate plus encore que le silence de Jésus ne cherchant pas à se défendre. Aussi dès ce moment il cherche nettement à délivrer Notre-Seigneur.

Mais les Juifs sont là : « Si tu le délivres, tu n'es pas l'ami de César, car quiconque se fait roi, se déclare contre César. »

Sans aucun doute, si Pilate leur résiste, ses adversaires le poursuivront à Rome.

Alors il sort du prétoire, présente Notre-Seigneur au peuple et devant les cris de haine qui réclament la mort, abandonne la victime, se lave les mains disant : « Je ne suis pas responsable de ce sang, à vous de vous en soucier. »

Et tout le peuple de répondre : « Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants ! »

M. f., le grand drame touche à sa fin, Jésus est chargé de sa croix... Il monte au Calvaire... Il subit la peine infamante des criminels, il est crucifié entre deux voleurs. Les injures, les sarcasmes, les blasphèmes le poursuivent jusque dans la mort et, un instant, le triomphe de ses ennemis semble complet.

Mais quand le Christ est abreuvé de ce calice de souffrances physiques et morales jusqu'à la lie, à l'heure où ses lèvres mourantes prononcent : « Tout est consommé ! » la terre tremble et se couvre de ténèbres, le voile du Temple se déchire, les tombes s'ouvrent, les morts ressuscitent et parcourent Jérusalem, le centurion s'écrie : « Vraiment, c'était le Fils de Dieu ! » et la foule rentre à Jérusalem en se frappant la poitrine.

Voilà le grand geste d'amour du Fils de Dieu dans la mort. S. Jean a écrit : « Il a aimé les siens jusqu'aux extrêmes limites de l'amour... *usque in finem.* »

* *

C'est la trahison de Judas, l'abandon des Apôtres, le reniement de S. Pierre, l'hypocrisie des pharisiens, la fausseté de leur tribunal, la faiblesse de Pilate, l'ingratitude de son peuple qui ont attaché Jésus à la croix, parce que tout cela est le péché. Mais il savait, ce Maître adorable, qu'en expiant le péché, sa mort serait pour tous les hommes la source de la vie : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. »

C'est au pied de la croix, ô mon Dieu, que ce soir nous venons nous prosterner. Pardon, Seigneur Jésus, de nos trahisons, de nos abandons, de nos reniements, de nos hypocrisies, de nos lâchetés, de nos faiblesses, de nos ingratitudes. Merci de nous avoir sauvés par vos souffrances. Merci d'être demeuré avec nous dans votre sacrement d'amour, et puisque malgré notre indignité vous voulez bien nous compter au nombre de vos amis, faites-nous la grâce de ne jamais plus vous abandonner. Ainsi soit-il.

POUR LE VENDREDI SAINT

I

JÉSUS, NOTRE RÉDEMPTEUR

Mes frères,

Nous croyons que Jésus a souffert pour nous et qu'il est notre Rédempteur. Cette foi est la foi de l'Eglise depuis le commencement. Basée sur l'autorité de la révélation divine, elle a été la conviction ardente des siècles chrétiens. La Rédemption est ainsi considérée dans le christianisme comme une vérité fondamentale, une vérité qui fait partie du patrimoine religieux des croyants qui tous doivent adorer, et de fait ont tous adoré et adorent le divin Maître comme l'auteur de leur salut. Nous sommes de ces chrétiens fidèles, nous acceptons ce dogme, et c'est avec une reconnaissance immense et une immense tendresse que nous donnons à Jésus-Christ ce nom de Sauveur et de Rédempteur dont je voudrais expliquer la signification si profonde et si belle.

Ce Sauveur, le monde l'a attendu au long des millénaires jusqu'à sa venue. Toutes les religions antiques poursuivent un même but : l'expiation par les sacrifices, preuve que de tout temps l'humanité s'est sentie coupable envers Dieu, qu'elle a gardé, dans ce sentiment de sa culpabilité, l'espérance d'être réhabilitée un jour [1]. Cette réhabilitation, c'est Jésus-Christ qui la procurera à l'humanité, car « il n'y a pas d'autre nom, comme l'a écrit S. Pierre, en qui nous puissions être sauvés. » (Act., IV, 12).

Toutefois, c'est dans les Ecritures que s'en trouve la preuve certaine. Nous allons d'abord le constater. Nous rechercherons ensuite quelle signification il nous faut donner à ce mot de *Rédemption*. Et nous verrons enfin quand ou à quel moment cette Rédemption s'est réalisée.

I

Les Ecritures nous annoncent la Rédemption du monde par le Messie qui sera le Christ.

Il y a d'abord, à la première page des Saints Livres, cette parole de Dieu qui ouvre à nos parents coupables les voies de l'espérance : « Le fils de la femme écrasera la tête du serpent, » c'est-à-dire du tentateur provisoirement victorieux. Mais il est un autre texte autrement précis et clair, c'est la prophétie d'Isaïe, prophétie célèbre dont le sens ne peut être obscurci ni détourné.

« Mon serviteur, dit le Seigneur par la bouche de son prophète, sera rempli d'intelligence, grand, élevé et dépassera les sommets de la gloire... Il paraîtra aussi sans gloire devant les hommes, dans une forme méprisable à leurs yeux. Il purifiera les nations, et alors les rois se tiendront devant lui dans le silence et ceux à qui il n'avait point été annoncé le connaîtront... Il s'élèvera comme un faible arbrisseau devant le Seigneur et comme un rejeton qui sort d'une terre aride, sans beauté, sans éclat. Nous l'avons vu et il n'avait rien qui attirât le regard ; aussi l'avons-nous méconnu. Il nous a paru un objet de mépris, le dernier des hommes, homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir. Il était à nos yeux comme un lépreux frappé de Dieu et humilié. Et il a été percé de plaies pour nos iniquités, brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui et nous avons été guéris grâce à ses blessures... Dieu l'a chargé de l'iniquité de nous tous ; il a été offert en sacrifice, lui-même l'ayant voulu, et il n'a point ouvert la bouche ; il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence, sans mot dire, comme un agneau muet devant celui qui le tond. Ainsi est-il mort au milieu des douleurs, condamné par des juges impies. Et parmi ses contemporains qui a pensé qu'il était retranché de la terre des vivants, que la plaie le frappait à cause des crimes de mon peuple ? » [1].

Tel est le tableau que le prophète a tracé du Messie Rédempteur, six cents ans avant la Rédemption.

Maintenant rapprochez cette prophétie du récit de la Passion par nos Evangélistes. Lisez ce récit étonnant d'objectivité et de tragique. N'est-ce pas lui, le serviteur rempli d'intelligence, grand et élevé au-dessus de la gloire même, et pourtant méprisé ? N'est-ce pas lui, le faible arbuste et le grêle rejeton sorti de l'aride terre de Judée ? N'est-ce pas lui, l'homme de douleurs qui sait ce que c'est que souffrir, le lépreux frappé de Dieu et humilié ? N'est-ce pas lui, la brebis qu'on va égorger, l'agneau muet devant celui qui le tond ? N'est-ce pas lui, qui est condamné par des juges impies et retranché de la terre des vivants ? Et pourquoi est-il ainsi frappé ? C'est qu'il a accepté volontairement d'être notre caution. C'est que Dieu l'a chargé des iniquités de nous tous : « Je l'ai frappé, dit le Seigneur, à cause des crimes de mon peuple. Il a été percé de plaies pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes. Le châtiment qui devait nous procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses blessures. » C'est par ses souffrances qu'il nous a obtenu la justification et le salut. C'est dire, en d'autres termes, qu'il nous a rachetés en souffrant et en mourant pour nous.

Pour nous racheter par la douleur, il fallait que le Verbe prît un corps semblable à notre corps, c'est-à-dire sujet à la souffrance et à la mort. Ce corps, il l'a pris dans le sein de la Vierge Marie, corps d'une perfection en rapport avec son origine surnaturelle, corps d'une beauté parfaite, digne enfin de l'Homme-Dieu [2].

[1] Voltaire lui-même a dû en convenir : « De tant de religions différentes, avoue-t-il, il n'en est aucune qui n'ait pour but principal les expiations L'homme a toujours senti qu'il avait besoin de clémence. » (*Essai sur les mœurs*, CXX).

[1] Is., LII, 13-15 ; LIII, 1-8.

[2] Quand Isaïe dit que le Sauveur « sera sans éclat et sans beauté, » il parle du Jésus de la Passion, défiguré et couvert de sang.

Il devra avoir aussi une âme, car, outre que c'est l'âme qui reçoit le contre-coup des souffrances du corps, l'âme a des douleurs à elle, plus cruelles encore que les douleurs physiques.

L'Evangile nous fait assister à la venue du Verbe fait chair, et tout, dès le premier instant, annonce qu'il sera le Rédempteur.

L'ange dit à la Vierge : « Vous l'appellerez Jésus. » (Luc, I, 26-33). Or *Jésus* veut dire *Sauveur*.

L'ange dit à Joseph : « Vous lui donnerez le nom de Jésus, parce que ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés. » (Matth., I, 20-21). On ne peut expliquer plus clairement la mission rédemptrice du Christ.

Trente ans plus tard, Jean-Baptiste, voyant venir Jésus vers lui dans le désert, s'écrie : « Voici l'Agneau de Dieu, voici Celui qui ôte le péché du monde. » C'était dire : « Voici le Rédempteur. »

Jésus lui-même a dit : « Le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui avait péri. (Matth., XVIII, 1). Comme Moïse éleva le serpent dans le désert, il faut de même que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ait la vie éternelle, car Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils unique afin que quiconque croit en lui, ne périsse point (Jo., III, 14-16). Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs (Matth., XX, 13). Je suis le bon Pasteur... Je donne ma vie pour mes brebis... Ma vie, personne ne me l'enlève ; c'est de moi-même que je la donne. » (Jo., X, 14-18). A la mère des fils de Zébédée, il dit : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir et pour donner sa vie pour la Rédemption d'un grand nombre. » (Matth., X, 20). Enfin à la Cène, dans le Cénacle, la veille de sa mort, en instituant l'Eucharistie qui sera le mémorial de sa Rédemption, il prononce des paroles d'une netteté et d'une clarté définitives. « Il prit du pain, le bénit, le rompit et le donna à ses disciples en disant : « Ceci est mon corps qui sera livré pour vous. » Prenant ensuite le calice, il leur dit : « Buvez en tous, car ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance qui sera répandu pour vous, pour un grand nombre, pour la rémission des péchés. » (Matth., XXVI, 26).

Alors il commença, si je puis ainsi m'exprimer, à payer la rançon des péchés du genre humain. Il se laissa trahir, emmener par une soldatesque brutale, après avoir reçu — expiation de tous les embrassements coupables — le baiser infâme, juger, insulter, souiller, condamner à mort par le peuple qu'il venait sauver.

On lui met sur les épaules le gibet qui devra servir à sa torture ; il le maintient sur son dos et se met en marche. La foule le bouscule, les soldats le frappent pour qu'il avance plus vite sous le fardeau qui l'écrase ; il fait un effort surhumain et continue la montée épuisante. Les outrages, les moqueries tourbillonnent autour de lui : il se tait. Ses plaies saignent et des gouttes de sang marquent ses pas ; il n'en peut plus, et par trois fois il roule sur le chemin ; il se laisse ramasser, remettre debout et gravit le sentier qui mène au sommet du Calvaire. Il pourrait se dérober à tant d'ignominie et à tant de souffrances ; mais il l'a dit : il est venu pour souffrir, son heure est venue ; il souffrira. Et il souffrira ainsi, et il souffrira de plus en plus, jusqu'à ce qu'il expire, les bras ouverts et comme tendus vers la terre coupable, dans un grand cri de pardon et d'amour.

C'était tout cela la Rédemption. Et tout cela était écrit et tout cela fut voulu par ce Fils de Dieu qui s'était offert en victime.

Quand les Apôtres, dans de nombreux passages de leurs écrits, parlent de la Rédemption, ils ont devant les yeux le souvenir des paroles qui l'annoncèrent et la vision des tourments inouïs par lesquels elles ont été accomplies.

II

Rédemption signifie *rachat*. Jésus-Christ Rédempteur nous a donc *rachetés*. Comment faut-il l'entendre ?

Je sais qu'il y a là un mystère, insondable comme tous les mystères. Malgré tout, il y a bien tout de même quelque chose à comprendre, je suppose, et l'Eglise doit bien avoir quelque intelligence de ce qu'elle croit et enseigne.

Ecartons d'abord l'idée émise par quelques anciens que, par l'effet désastreux du péché originel, les hommes étaient, depuis la chute, comme vendus au démon et en sa possession, et que Dieu a dû en venir à une lutte ouverte pour arracher au Mauvais les pauvres âmes que ce dernier lui avait prises. Ainsi le Christ ne serait venu sur la terre que pour payer une rançon à Satan et obtenir par là que Satan lui rendît son bien, c'est-à-dire les âmes que son amour avait créées.

Une telle conception, qui établit une sorte de combat entre le Dieu tout-puissant et le démon, est insupportable au bon sens. C'est rapetisser Dieu et grandir Satan jusqu'à lui donner une taille divine. Jamais nous n'accepterons que le Christ ait dû une rançon à Satan. Il n'y a ici qu'une métaphore ou, si l'on veut, un procédé d'enseignement populaire. Rien de vrai.

Le sens vrai de ce mot *Rédemption*, c'est qu'elle est le rachat de la dette, énorme au point d'être insolvable, que nous avons contractée envers Dieu par nos péchés, du péché de notre premier père à nos innombrables péchés individuels [1].

Quelques-uns disent encore : Jésus-Christ nous a rachetés en mettant sous nos yeux, dans sa personne, l'exemple vivant et immortel des vertus morales dont la pratique nous arrache à l'animalité, nous rapproche de Dieu et nous donne la paix.

Il est évident que jamais l'humanité n'a eu, avant le Christ, la vision et l'encouragement d'un pareil exemple. Jamais elle n'a vu ni ne verra,

[1] La formule du *Pater : Dimitte nobis peccata nostra*, l'indique assez : « On ne paie pas au loup la brebis qu'on lui arrache ; on paie au propriétaire. On paie ici à Dieu. » (Sertillanges, *Catéch*, t. I, p. 251).

dans l'ordre du bien, de l'amour et de l'héroïsme, un pareil entraîneur. Mais ce n'est pas assez dire, car on n'est pas un sauveur parce qu'on se montre meilleur que tous, et qui ne sait que les plus hauts exemples, justement parce que trop hauts, sont souvent les plus stériles ? D'autre part, ce n'est pas le spectacle d'une âme idéalement pure, belle et forte, qui pourrait élever vers Dieu l'énorme poids mort de l'humanité coupable. La Rédemption n'est pas seulement une suggestion faite pour exciter en nous des mouvements purement subjectifs, elle est un acte profond du Christ, un acte qui a son retentissement du même coup en Dieu et dans l'humanité. Dans le Christ, elle est la volonté effective de détruire les effets des péchés de tous les âges du monde ; en Dieu, elle est la radiation et l'effacement de tous nos torts par une satisfaction surabondante ; dans l'humanité, elle est le retour en grâce auprès de Dieu.

Depuis la faute du premier père de l'humanité, celle-ci se sent coupable. Elle sent qu'elle est en dehors de la justice. Une voix au fond d'elle-même l'accuse. Elle vit, lui semble-t-il, dans un état d'hostilité envers la loi divine et Dieu même. Quand ses passions ne l'affolent pas, elle a, elle a toujours eu conscience d'une irritation surnaturelle qui, en secret, gronde contre elle. C'est pour obéir à ce sentiment irréductible, aussi profond que sa conscience elle-même, qu'elle s'acharna, pendant des siècles et des siècles, à trouver des moyens d'expiation qui attestent son repentir et ses aspirations au pardon, tels ces sacrifices qui ont ensanglanté tous les autels antiques, juifs ou païens. Elle veut satisfaire à la loi morale qu'elle a violée dès l'origine dans la personne du père de sa race, qu'elle viole encore tous les jours par ses péchés, hélas ! renouvelés sans cesse. Elle aspire à être purifiée, pardonnée, réparée.

Et ne croyez pas que ce sentiment ne se soit manifesté que parmi les hommes de l'antiquité. Les générations actuelles le ressentent comme celles du passé La forme a changé ; le fond est le même. Qu'est-ce que les furieux appels au bonheur qui retentissent partout, dans les cinq parties du monde, et qui poussent les peuples à la conquête des biens matériels ? Qu'est-ce que ces rêves de destruction de la société ancienne et de construction d'une société nouvelle, basée, prétend-on, sur plus de justice et plus riche en jouissances ? Ne vous y trompez pas : c'est, avec un immense orgueil et de sanglantes tentatives de révolte, le vieux sentiment de l'humanité coupable qui sent l'incapacité où elle est de se créer elle-même son bonheur, qui cherche un Sauveur et qui, ne voulant pas de Jésus-Christ, tente vainement de se sauver elle-même !

Agitez-vous, générations orgueilleuses qui refusez la lumière et vous égarez dans les chemins sans autre issue que le malheur et la mort ; vous ne vous sauverez pas, vous ne vous rachèterez pas vous-mêmes. Pour une pareille œuvre, la volonté d'hommes seulement hommes ne suffit pas ; seul un Homme-Dieu peut traiter avec Dieu. Cet Homme-Dieu, c'est le Christ.

Le Christ n'est pas un homme comme tous les hommes. Verbe incarné dans une chair d'homme, il devient de ce fait et aussitôt le premier de tous les hommes, leur tête, leur chef. Il est un Dieu incarné, et du même coup, si cette expression n'est pas trop hardie, il incarne en lui toute l'humanité. Devant Dieu, son Père, il tiendra donc notre place, quand il se présentera devant lui, étant le chef de l'humanité.

Jésus a fait cela : il s'est présenté à son Père au nom de tous les hommes, ses frères, et il lui a offert, pour nous, les mérites de sa vie et de sa mort.

Depuis la faute originelle, les hommes, nous l'avons vu, avaient perdu héréditairement les faveurs de leur Créateur. Le lien était brisé qui eût dû les unir à lui dans l'intimité d'un amour paternel d'un côté, filial de l'autre. Jésus à rétabli ce lien. Il a pris tout le genre humain, il l'a mis dans sa pensée et dans son cœur, et il s'est présenté à Dieu avec les sentiments et les grâces d'un fils repentant et fidèle. Pur de tout péché, étant le Juste idéal, il a pris nos regrets, nos remords, nos repentirs et il les a offerts à Dieu. N'ayant pas de promesses à faire personnellement, il a pris les nôtres et il les lui a offertes. Il a été *nous* devant Dieu, *nous* avec des mérites que nous n'avons pas. Dans le flot, ou plutôt dans l'océan de ses mérites, nos fautes ont été noyées. Sa justice a couvert notre injustice.

Désormais l'humanité, dont c'est la destinée naturelle et surnaturelle d'être unie à Dieu, destinée dont le péché l'a détournée, l'humanité a retrouvé cette union qui est le principe de sa vie. Le lien brisé est renoué, car, par le Christ-Victime, chef et caution du genre humain, la justice divine est satisfaite.

Dans ce Christ-Victime, nous avons payé notre dette.

Et voilà ce qu'il faut entendre par la *Rédemption*.

La Rédemption est une *réparation* par un Homme-Dieu, chef de l'humanité qu'il porte en lui, envers Dieu dont l'humanité s'est séparée dans la personne du premier homme, dont elle se sépare chaque jour par les péchés de tous les hommes.

La Rédemption est une *réconciliation* entre Dieu et les hommes, grâce à l'intervention d'un Homme-Dieu Médiateur ; elle est, au profit des hommes, la restitution des grâces perdues, le recouvrement d'un héritage sur lequel nous n'avons plus aucun droit. Elle est, par cette médiation de Jésus et par la vertu de son expiation amoureuse et douloureuse, le pardon et la régénération.

La Rédemption est le rétablissement de l'ordre dans la conscience des hommes, et par conséquent la porte ouverte vers le bonheur ici-bas et dans l'au-delà.

La Rédemption est un *rachat,* parce qu'il y a cessation d'un état de servitude — la servitude du péché — et versement d'un prix à cet effet.

III

Quelques-uns se demandent s'il n'y aurait pas eu, pour Dieu, un moyen plus simple de permettre à l'homme de rentrer en grâce auprès de son Créateur. Il est Père : est-ce qu'il n'aurait pas pu pardonner comme font souvent les pères humains offensés par leur enfant, comme, dans l'Evangile, le père du Prodigue pardonne au jeune fou si longtemps ingrat et coupable? Le geste eût été beau de la part de ce Dieu que S. Jean a défini « l'amour » et quelle reconnaissance attendrie il eût suscitée dans le cœur d'une race malheureuse !

Pour peu qu'on ait réfléchi sur ce mystère, il n'est personne à qui cette pensée ne soit venue. Il n'y aurait pas eu d'Incarnation sans doute ; mais l'Homme-Dieu n'aurait pas enduré ces souffrances et ce supplice sur lequel l'humanité civilisée s'apitoie depuis deux mille ans. Voilà ce que nous nous disons quand nous réfléchissons, mais c'est parce que nous ne réfléchissons pas assez.

On nous dit : Dieu aurait pu rétablir ses rapports avec l'humanité par un geste de pardon général.

Un tel geste eût été digne de sa bonté. Qu'il l'ait pu, c'est l'évidence même, mais on oublie que Dieu n'est pas seulement un Dieu bon, mais qu'il est un Dieu juste. Pour que ces rapports fussent rétablis dans l'ordre, il était nécessaire qu'il y eût, dans le rapprochement, un égal concours de la justice et de la miséricorde. Or cette justice et cette miséricorde s'embrassent dans le Christ souffrant. Dans son expiation les deux attributs souverains se manifestent : il satisfait à la justice et il fait agir la miséricorde avec un éclat, une tendresse, une perfection dont il est impossible que les âmes ne soient pas touchées.

Il « fait de sa part ce que nous ne pouvons pas faire », car il nous est impossible de réparer une faute qui a atteint les proportions de l'infini, puisque c'est l'Etre infini qui a été offensé, et d'autre part « il nous porte à ce que nous pouvons faire, en nous aidant, par surcroît, à l'accomplir. » Comment ? « Il nous fournit l'enseignement et l'exemple. L'égoïsme orgueilleux et jouisseur était la source de tout mal ; il ne les dénonce pas seulement, il réagit en épousant leurs contraires. « Il a bu la médecine amère que l'homme ne pouvait boire, dit sainte Catherine de Sienne, comme la mère qui nous nourrit prend un remède à l'intention de son enfant. » Nous rejetons tout sur les autres ; il prend tout sur soi. Nous n'aimons que *nous* contre tous les autres : il n'aimera que *les autres* contre soi. Nous haïssons les souffrances, les abaissements les plus nécessaires ; il nous y encourage par l'amour humilié et souffrant. La mort nous horrifie, fût-elle juste et bonne, et indispensable : il appelle son *calice,* qu'il a hâte de boire, parce que c'est pour *cette heure qu'il est venu* [1]. »

En fin de compte, il ne nous laisse qu'à coopérer à sa Rédemption en vivant selon son esprit. Dans ses souffrances apparaît l'action terrible de la justice. Dans ce fait inouï qu'un Dieu meurt pour sa créature après avoir pour elle longuement et atrocement souffert, apparaît le plus grand effort de miséricorde et d'amour qui se puisse concevoir.

Une autre raison de ces souffrances, c'est que Jésus les a *voulues* pour assurer le succès de sa Rédemption.

Certes, nous souhaiterions que ce divin Maître, si beau, si doux, si bon, si parfait n'ait pas souffert du tout. Sa Passion, pour celui qui l'aime, est comme un douloureux cauchemar, surtout quand il pense qu'il est pour quelque chose dans ces tortures d'un Homme-Dieu innocent ! Mais quel vide et quel changement dans l'histoire des âmes et de l'humanité ! Si le Christ n'avait pas souffert, aurait-il attiré tout à lui, comme il l'a prédit un jour ? Aurait-il été aimé comme il l'a été depuis deux mille ans ? Aurait-il institué l'Eucharistie, ce mémorial de ses souffrances et de sa Rédemption par le sang ? L'Eglise qu'il est venu fonder aurait-elle pris naissance ? Les apôtres, prédicateurs d'un Dieu crucifié, se seraient-ils levés pour apprendre la Bonne Nouvelle aux peuples ? Auraient-ils ému le monde païen ? L'auraient-ils converti ? L'exemple du divin Martyr de la croix aurait-il suscité ces imitateurs de sa vie que sont les saints ? La société eût-elle été transformée comme elle l'a été par le culte intérieur et public qui s'est attaché à sa personne ? Poser la question, c'est y répondre. Pour que tout fût changé ici-bas et que s'ouvrît une ère nouvelle, il fallait que le Christ souffrît. Lui même, du reste, l'a dit positivement à plusieurs reprises. (Marc, VIII, 31 ; Matth., XVII, 12).

IV

Jésus nous a donc rachetés, mais quand sa Rédemption s'est-elle accomplie ?

Je réponds : Durant toute sa vie. La mission du Verbe Incarné, mission qui était de sauver l'humanité, a commencé dès qu'il a existé comme Verbe Incarné, c'est-à-dire avant même sa naissance, dans le sein de sa mère, et elle a continué jusqu'à sa mort, sans interruption. Dès l'instant où il y a eu un Homme-Dieu, tout ce que cet Homme-Dieu a fait et tout ce qu'il a souffert, il l'a fait et souffert pour le salut des hommes.

Il a souffert dans son berceau ; il a souffert dans l'exil ; il a souffert de son travail manuel d'humble ouvrier. Il a souffert surtout des hommes qu'il venait sauver. Sa sensibilité exquise, l'acuité de son regard qui pénétrait jusqu'au fond de tant d'âmes lourdes, ingrates et viles, les fatigues des jours de prédications en plein air, au bord du lac,

[1] Sertillanges, *Catéch.*, I, p. 252.

au penchant de la montagne, dans les champs ou sur les routes, les péchés, les maladies, les peines et les misères dont il était entouré et qui s'étendaient devant sa pensée en un prolongement tragique jusqu'à la fin du monde, que de sujets de tourment et de dégoût ! C'est pour se reposer de ses souffrances physiques et morales qu'il se retirait, seul, sur les hauteurs désertes, uni de longues heures à ce Père céleste dont il voulait satisfaire et apaiser la justice.

Et puis il voyait au bout de tout la croix, la croix, but sublime, nécessaire et voulu de sa destinée terrestre. Or, « comme il comprenait mieux que personne ce que valent les biens que Dieu donne aux hommes pour en jouir, la croix, en elle-même, ne pouvait que faire horreur à sa nature humaine. Il y avait, entre ses sentiments humains nécessaires, instinctifs, et le choix implacable de sa volonté, une lutte tragique, dont il n'a guère laissé percer les signes qu'au Jardin des Oliviers, mais qui durait en fait depuis longtemps, depuis toujours [1]. »

Cette croix, il y est monté, après toutes les ignominies et toutes les tortures subies au cours de son affreuse Passion. Si ce n'est pas là montrer le sommet indépassable de l'amour, que faudra-t-il ?

Certes, un seul acte d'amour et de réparation offert par Jésus au nom de l'humanité coupable aurait pu suffire, tout acte du Fils de Dieu ayant un prix infini. Mais Jésus a voulu faire davantage et mieux : il a accepté la souffrance imméritée du plus haut sacrifice, expiant les péchés du monde dans une mesure sans mesure.

C'est donc surtout sur la croix et par la croix que Jésus nous a rachetés et sauvés.

Il nous a dit lui-même à la Cène : « Ceci est mon sang, le sang de la nouvelle alliance, qui est répandu pour beaucoup, pour la rémission des péchés. » Il est immolé, comme l'agneau pascal, « pour le rachat de son peuple. » Il l'a voulu par amour : « Il nous a aimés et il s'est livré lui-même à Dieu pour nous en sacrifice d'agréable odeur. » (Eph., v, 2). Vingt textes aussi positifs et expressifs nous affirment cette vérité.

Ainsi la Passion et la croix ont constitué l'acte rédempteur et sauveur par excellence. Dans cette courte, mais si cruelle phase de son existence terrestre, Jésus est apparu plus clairement comme la victime déchirée et sacrifiée pour les péchés du monde ; ses douleurs, au cours de l'atroce supplice, ont ajouté un surcroît, si l'on peut dire, à l'infini des mérites de toute sa vie.

Sur la croix, l'œuvre de la Rédemption a été consommée. Là, l'Homme-Dieu, à la fois sacrificateur et victime, — sacrificateur, car il s'offre lui-même ; victime, car il est physiquement et moralement écrasé, broyé, — rend à Dieu, au nom de tous les hommes, ses frères, l'honneur qui lui est dû ; là, il expie dans l'immolation, la douleur et le sang ; là, il paie pour nous la dette des insolvables que nous sommes.

* *

Quel drame, m. f., que cette Rédemption par la vie et par la mort de l'Homme-Dieu ! Ce n'est ni dans le bonheur ni dans la gloire que nous avons été rachetés : la Rédemption est le prix du plus grand insuccès qu'ait connu l'histoire, et aussi de la plus grande douleur. La vie de Jésus est une vie obscure, pauvre, traversée, contredite, en apparence presque stérile, car il n'a conquis à sa cause que quelques disciples. Et quant à son horrible mort, elle n'est marquée d'aucune de ces compensations qui donnent parfois le change à nos regrets après une perte irréparable.

Que laissait Jésus ? Une parole prophétique qui faisait rire les forts, rougir les faibles ; des disciples moins virils que des femmes, lesquelles du moins eurent le courage de l'embaumer. Avec cela, rien. Et malgré tout, l'œuvre est accomplie. L'échec s'est tourné en triomphe, et des millions d'âmes, à cette heure, par toute la terre, saluent leur Rédempteur dans le prédicateur errant des collines de Galilée et de Judée et dans le crucifié cloué et insulté au Golgotha !

Tout chrétien qui connaît sa religion bénit et bénira éternellement et du fond du cœur ce Jésus qui a poussé l'amour jusqu'à vouloir se substituer à nous pour réparer le désordre de nos péchés et qui, nous léguant ses mérites qu'il a voulu réversibles sur nous tous, nous a rendu Dieu et nous a rendus à Dieu. Il le remerciera de l'avoir associé à tous les actes de sa vie et plus particulièrement aux souffrances expiatrices de sa mort, d'avoir satisfait pour lui, de l'avoir lavé de ses souillures, d'avoir rendu de nouveau possible l'union entre Dieu et sa trop infidèle créature.

Mais ce vrai chrétien se souviendra en même temps que la Rédemption ne saurait nous être applicable sans notre concours Le Christ ne nous sauvera pas sans nous. Il nous a mérité le pardon, la réconciliation, toutes les grâces ; à nous de ramasser ce trésor, en unissant nos sentiments d'adoration et de réparation aux sentiments d'adoration et de réparation du Rédempteur, en ajoutant « ce qui manque à la Passion, » comme s'exprime S. Paul, c'est-à-dire en entrant dans ses intentions avec un élan d'amour semblable au sien et dans la douleur volontaire et acceptée.

Ainsi notre Rédemption, obtenue, gagnée par Jésus, nous sera efficacement appliquée, comme la somme qui nous est due nous est remise quand nous avons fait la démarche nécessaire pour qu'elle nous soit versée. Ainsi soit-il.

[1] Allo, *Le scandale de Jésus.*

IMPRIMATUR

Lingonis, die 3 aprilis 1935.

EUG. LINDECKER, *Vic. gen.*

Le gérant : F. FROSSARD.

LANGRES. — Imprimerie de *L'AMI DU CLERGÉ*

L'ALLIANCE HORLOGÈRE

Manufacture Fondée en 1865

Directeur J. ENGINGER, Diplômé de l'Ecole Nat. d'Horlogerie, BESANÇON

Récompenses: Médaille d'Or, Académie Nation^le^, Paris — Médaille Intern^le^ Vienne, Philadelphie, Exposition Universelle, Paris — Prix des 5 Meilleurs Chronomètres déposés à l'Observatoire National de Besançon — Plusieurs autres médailles.

offre pour 45 FRS

Un COUCOU-chantant en ouvrant le bec, aux heures, aux 1/4, 1/2 et 3/4, exacte reproduction du cliché, haut^r^ 30 cm, larg^r^ 19 cm, bois ciré, sculpture artistique, marche précise Garanti 5 ans. — **Satisfaction complète assurée.** — Emballage gratuit.

Comparez ce qui peut vous être offert ailleurs, et vous comprendrez la sécurité que vous aurez en adressant votre commande à une **Maison de Confiance** dont la réputation est établie **depuis 1865** dans la Métropole Horlogère. **Commandez à la Manufacture**

L'ALLIANCE HORLOGÈRE

73, Rue Gambetta — BESANÇON (Doubs)

Tout ce qui concerne l'Horlogerie et la Pendulerie

CADEAU La G^de^ CHARTREUSE à VOIRON (Isère)

OFFRE pour 5 Francs 2 flacons de CHARTREUSE (Jaune-Verte)

Profitez de cette offre unique pour goûter la véritable liqueur des **Pères Chartreux**

Envoyez l'annonce avec le nom du Journal + 0,75 pour envoi recommandé

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

GEORGES JANIN

Artiste-Peintre-Verrier - Agréé des Beaux-Arts
Lauréat de Concours Publics
Fournisseur des Missions Etrangères
Auteur des vitraux dans plus de 5.000 églises en France et à l'Etranger.

Le plus ancien et le plus important atelier de vitraux d'Art Religieux de l'Est de la France — Créé en 1835.

12, rue Lionnois, NANCY
(Meurthe-et-Moselle)

ÉTUDES, RENSEIGNEMENTS, DEVIS, CATALOGUE ARTISTIQUE SUR SIMPLE DEMANDE

Vitraux en tous genres : grisailles, médaillons, scènes historiées,
Restauration de verrières anciennes, armoiries.

FABRIQUE DE MOBILIER D'EGLISE

Maison spécialisée fondée en 1875 — Catalogue franco

C. LENCLOS, sculpteur, lauréat des Beaux-Arts, BEUVRY (P.-de-C.).

Prix défiant toute concurrence.

DECORS POUR ARTIFICES - ILLUMINATIONS DRAPEAUX - GUIRLANDES INSIGNES

MASQUES POSTICHES GRIMES **THEATRES & FETES**

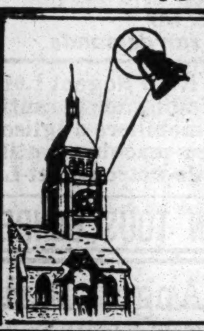
Etab^ts^ André FALLON, Ligny-en-Barrois (Meuse).

Tarif n° 1 sur demande

BAS POUR PRÊTRES

demandez tarif et conditions d'échantillonnage sans engagement ni frais à Fabricant spécialisé, DEBORGHER, 185, rue du Halot, TOURCOING.

— Remises intéressantes pour achats groupés —



FONDERIE DE CLOCHES DE BAGNOLET

ARMAND BLANCHET, Ingénieur des Arts et Manufactures

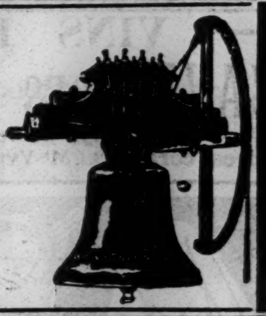
237, rue Saint-Martin, PARIS (3^e^). — Arch. 38.44

LE BEFFROI ELECTRIQUE
MISE EN VOLÉE
TINTEMENT — GLAS
ANGELUS AUTOMATIQUE

ACCORDS — REFONTE
POSE — RÉPARATION
MISE SUR BILLES
REMONTAGES

ÉTUDES ET DEVIS GRATUITS SUR DEMANDE

Très nombreuses et très anciennes références.



VITRAUX D'ART

Charles CHAMPIGNEULLE
96, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (VI^e^).
Voir *Ami du Clergé*, n° du 21 février, page 71.

Pour votre patronage, vos séances de cinéma, kermesses, achetez les Pochettes surprises et Confiserie Pierrot-Gourmand, J. Tissot, Chocolats Peter, Cailler, Kohler et Nestlé pour vendre 1, 2 et 3 fr. Pochettes Spectacles, 197, Route de Choisy, à Ivry-sur-Seine (Seine).

Vient de paraître :

LA PRIÈRE MISSIONNAIRE,

par le **R. P. CHARLES, S. J.,** auteur de *"La Prière de toutes les heures"*

33 MÉDITATIONS. — In-12. 180 pages. . . **10 fr.**

« Livre extrêmement suggestif qu'il faut lire et méditer. »

TRILOGIE SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT JÉSUS

Amante de la Bible — Docteur de la Voie d'Enfance Spirituelle — Séraphin d'amour

par un MOINE BÉNÉDICTIN — Grand in-8°. 272 pages . . **22 fr.**

« Une synthèse de la vie et de la doctrine de Sainte Thérèse. »

En vente : Maison CASTERMAN, 66, rue Bonaparte, PARIS (6^e^). — C. C. P. Paris 676.68.

dates diverses dans la *Revue des lectures* — va dissiper plus d'un préjugé, redresser plus d'une erreur.

Du moins n'aura-t-on plus le droit désormais de juger sans avoir « étudié le dossier », comme on dit au Palais, et entendu l'accusé.

II. — Et parmi les pièces du dossier on n'oubliera pas la 3e édition, mise à jour jusqu'au 1er juillet 1934 et grossie d'une cinquantaine de pages, des *Pièces de théâtre*, complément indispensable de *Romans à lire et Romans à proscrire* dont l'*Ami* a naguère recensé la 11e édition (1933, p. 156).

Cette mise à jour s'imposait. Depuis dix ans, nombre de pièces ont vu le jour et tenu l'affiche. Grâce aux perfectionnements de la T. S. F. et à la multiplication des appareils récepteurs, pièces anciennes et nouvelles trouvent des « auditeurs » dans les plus humbles villages. Et voilà qui explique et justifie le sous-titre du nouveau volume, manuel guide que se procureront toutes les personnes soucieuses de s'instruire et de se renseigner sur un sujet qui n'a jamais été traité d'une manière aussi complète et aussi consciencieuse.

C'est en effet une nomenclature alphabétique, un répertoire méthodique et critique, où figurent, avec une notice sur les auteurs, des milliers de pièces de tous genres, analysées ou, le plus souvent, brièvement qualifiées, stigmatisées ou recommandées, selon leur valeur dramatique et leur cote morale.

Quels sont les spectacles auxquels peuvent assister, sans s'exposer à s'ennuyer ou à rougir, les honnêtes gens qui ne sont pas des prudes, mais qui, tout de même, ne se plaisent ni à l'ordure, ni au libertinage ? L'ouvrage de l'abbé Bethléem répond encore à cette question.

Un tel guide s'impose à chacun d'entre nous. A celui de nos confrères qui en douterait je recommande la méditation de l'article liminaire du dernier no de *L'Enseignement chrétien* (mars 1935), intitulé : « La Radio et les professeurs » Tous les prêtres peuvent en faire leur profit : « Ce que la lecture n'autorise pas, pourquoi la radio l'aurait-elle rendu tolérable ?... Ai-je le souci de m'informer de la valeur morale des divertissements que m'offre la radio, notamment en matière de pièces de théâtre, romances, opéras, monologues ? » Nous savons maintenant où trouver le guide.

GOUTTE *GUÉRISON RAPIDE de l'ACCÈS de GOUTTE par la*
LIQUEUR LAVILLE
Spécifique universellement employé depuis un demi-siècle.
COMAR & Cie, 20, Rue des Fossés-Saint-Jacques, PARIS

--- VINS DE MESSE ---
CAVES DES PRÉMONTRÉS
Abbaye de St-Michel de Frigolet.
Adresse corresp^ce : Mr Yvrard, 4, Quai Vauban, Sète (Hlt).

LE DUPLICATEUR
“ROTATIF ROLITHO”
fera tous vos tirages à la perfection.
— Il ne coûte que 1.185 frs. —
(20 % de remise à MM. les Ecclésiastiques)
Tous rensts : Alph. ENGEL, 10, rue du Mail, PARIS 2e.

Vous devez écouter par **T. S. F.**
Les Causeries Religieuses
Les Sermons de Carême
sur **APPAREILS C. A. R. A. C.**
construits par l'ŒUVRE DES ORPHELINS APPRENTIS d'AUTEUIL.
Fournisseur du Cardinal VERDIER, etc...
C. A. R. A. C., 40, rue La Fontaine, PARIS 16e.
Catalogue franco

Si vous désirez équiper vos cloches
électriquement,
une adresse :
SONNERIES ELECTRIQUES DE CLOCHES
BACH - ING. CONSTR. - METZ
265 églises sont déjà équipées.
Représentants dans les principales régions.

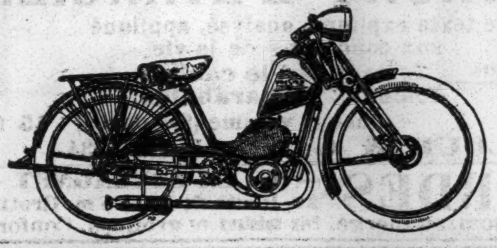
CARTON & MOTTE FABRICANTS
11, rue des Chats-Bossus, LILLE
— MAISON FONDÉE EN 1850 —
Toutes statues — Toutes tailles
CHRISTS POUR MISSIONS
Hautr 25 c/m — Emballage *franco*.
Echant. gratuit. — Plastique Ivoire 1 fr. 10
STATUETTES RELIGIEUSES ARTISTIQUES
Prix de propagande rappelant ceux d'avant guerre.
Tous sujets — Toutes tailles de 17 à 44 c/m
Prix : 1 fr. 30 à 7 fr. 50
Tarif et échantillons gratuits sur demande

ŒUVRE OUVRIÈRE de l'abbé TRONCHET, R. C. Nogent 1.016, fondée en 1887. Harmoniums garantis, prix réduits. Orgues à tuyaux. Pianos. Tous mobiliers d'église, bancs, chaises, etc. 25 ouvriers avec machines-outils. Abbé Tronchet, curé de Margon. Nogent-le-Rotrou (E.-et-L.).

IMAGES RELIGIEUSES EN TOUS GENRES
Editions Notre-Dame des Anges, Paris
Typographie — Héliogravure — Taille douce
Trichromie — Offset.
LES PLUS CÉLÈBRES INTERPRÉTATIONS DE LA PHYSIONOMIE DU CHRIST. — LA PLUS RICHE COLLECTION DE MADONES. — LE PLUS JOLI CHOIX DE CACHETS ET D'IMAGES DE 1re COMMUNION. — LES SOUVENIRS LES PLUS VARIÉS D'ORDINATION, DE PROFESSION RELIGIEUSE ET DE JUBILÉ SACERDOTAL. — SÉRIES SUR LA PRIÈRE, L'ANGÉLUS, LE ROSAIRE, LES SACREMENTS. — GRANDES ESTAMPES EN HÉLIOGRAVURE ET EN COULEURS.
6, Rue de Bagneux, PARIS-VIe — Tél. : Littré 76-48 — Chèq. Postaux Paris 269-92.

Fondée en 1830 — Registre du Commerce Seine no 43.793
LA NATIONALE
Siège Social 2, rue Pillet-Will, 2 PARIS
Entreprise privée régie par la Loi du 17 mars 1905.
Anciennement Compagnie Royale d'Assurances sur la Vie.
RENTES VIAGÈRES IMMÉDIATES OU DIFFÉRÉES aux conditions les plus avantageuses.
Pour les personnes parvenues à l'âge de la retraite, la RENTE VIAGÈRE est le remède le plus efficace à la cherté de la vie et constitue le plus sûr des placements.
Renseignements confidentiels et prospectus gratuits au Siège Social, à Paris, ou chez les Agents Généraux en province.

Un mode de locomotion moderne, économique et sûr !...



LE VELOMOTEUR PRESTER

Sans impôt — Sans permis de conduire

Conditions spéciales et facilités de paiement à Messieurs les Ecclésiastiques

Tous renseignements et catalogue franco sur demande

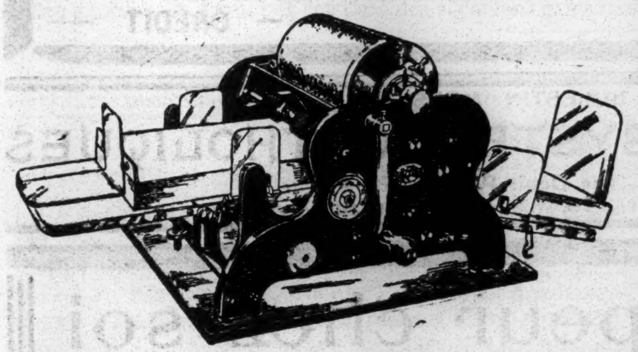
Etab^ts PRESTER, 50, Avenue Marceau, COURBEVOIE (Seine).

SECAM

48, rue Taitbout, PARIS-9^e.

LA GRANDE MARQUE FRANÇAISE

construit à l'heure actuelle 7 modèles de duplicateurs rotatifs du plus simple au plus perfectionné.



SECAM vous adressera documentation sur sa gamme d'appareils, des cotations très intéressantes pour fournitures d'appareils duplicateurs de toutes marques.

Reprise éventuelle d'appareils.

VITRAUX D'ART RELIGIEUX

J. BENOIT, Maître Peintre Verrier

37, rue Hermite, NANCY

Déplacement et devis gratuits sur simple demande. Nombreuses Eglises en FRANCE et à l'ETRANGER. Agréé p^r les Monuments historiques. ***Belles références***

- CIERGERIE DES PRÉMONTRÉS -

A. BOULAIRE, Succ^r des RR. PP., Usine à Graveson (B.-du.-R.)

CIERGES LITURGIQUES, Cierges 1^re Com^ion, Cierges et Bougies stéariques, Encens et charbon chimique.

Maison très ancienne, donnant toutes garanties.

Conditions spéciales aux Missions.

PANSEMENTS
COMPRESSES
BANDES DE CRÊPE
LINGERIE CHIRURGICALE
LINGERIE HYGIENIQUE
CULOTTES, CALEÇONS, BRASSIÈRES
GILETS, TRICOTS
SOUS-VÊTEMENTS HYGIÉNIQUES
LAYETTE

Exigez la marque

Siège Social
48, rue de Laborde
PARIS (8^e).

TETRA

COMBINÉS BARRAL

Pour la conservation parfaite des œufs pendant 1 an.

Prix : 11 fr. pour 500 œufs

Notice gratis sur demande

M. RIVIER, 8, Villa d'Alésia, PARIS 14^e.

Achetez directement tous produits alimentaires

L'Union des Economats Privés, fondée pour l'approvisionnement direct des institutions, communautés, presbytères et des familles catholiques, envoie gratuitement son « *Bulletin des Cours* » à toute personne lui en faisant la demande : 1, rue Liard, à PARIS (14^e).

DESCLÉE DE BROUWER & C^ie PARIS

" BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE "

Vient de paraître

Maximin DELOCHE

UN FRERE DE RICHELIEU INCONNU

Chartreux, Primat des Gaules Cardinal, Ambassadeur.

Documents inédits

1 vol. de 553 pages, 10 illustr. 28 fr.

— L' " Eminence Blanche " : une figure qu'il était temps de faire sortir de l'ombre —

MARBRERIE RELIGIEUSE

F. D. MONNA

Autels — Chaires
Fonts, etc.
Marbre — Pierre
Terre cuite
Bois.

TOULOUSE : 23, Rue St-Etienne. Télép. 201.06

Succ. { BORDEAUX : 8, Rue St-James.
LOURDES : 124, Rue de la Grotte. Télép. 429.

Manufacture de statues stuc, carton romain, terre cuite.
Sculpture : toutes matières.